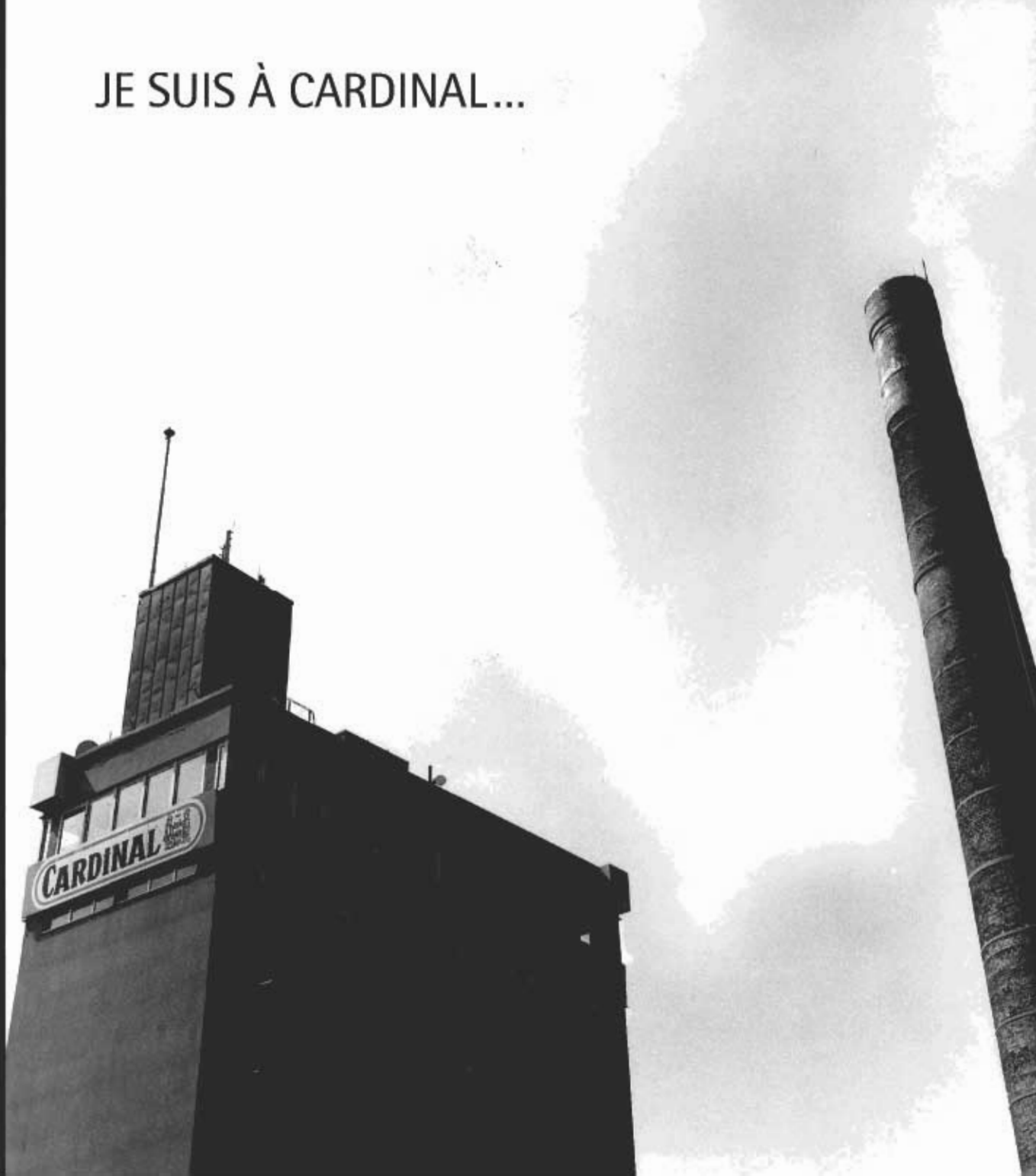


175  
Trimestriel  
2012-II

JE SUIS À CARDINAL...

PROFRIBOURG



# UNE MARQUE

# 6 TYPES DE BIÈRES



**NOS BIÈRES BLONDES  
NOS BIÈRES BRUNES**

**NOS SPÉCIALITÉS**

**NOTRE «BITTERBIER»  
BLONDE SPÉCIALE,  
FINE, DIGESTIVE,  
RICHE EN HOUBLON.**

**NOTRE «ZÄHRINGER-  
BOCK» BRUNE SPÉ-  
CIALE, MOELLEUSE,  
RICHE EN EXTRAIT  
DE MALT.**

**NOS BIÈRES FORTES DE FÊTES,  
BIÈRES BLONDES ET BRUNES  
POUR NOËL ET PAQUES**

# JE SUIS A CARDINAL...

## **Invitation à l'assemblée générale de Pro Fribourg**

Mercredi 4 juillet 2012, 18h00

Fribourg, Auberge du Chasseur, Rue de Lausanne 10

L'Assemblée sera suivie d'une discussion animée par François Mauron, journaliste, chef de la rubrique régionale à La Liberté, en présence de Thierry Bruttin, architecte de Ville.

### **18h00: Assemblée Générale**

1. Ouverture de l'Assemblée et approbation de l'ordre du jour
2. Approbation du procès-verbal de l'AG du 28 juin 2011
3. Rapport d'activités
4. Présentation, vérification et approbation des comptes 2011
5. Budget 2012
6. Election des membres du comité et des vérificateurs des comptes
7. Divers

### **19h00: Discussion**

Le réaménagement du quartier du bourg, un enjeu pour le futur

J FRIB 27 / DBL

# SOMMAIRE

- 3 Editorial
- 4 *L'association Histoires d'ici*
- 6 Raconter Cardinal
- 11 Pour que vive la mémoire des ouvriers de Cardinal
- 13 Cardinal, une histoire... un spectacle
- 19 La vie avec Cardinal,  
Christiane Schneider et Bernard Rime racontent
- 32 Une histoire en quelques dates
- 34 L'installation de Cardinal à la gare
- 38 Chronique d'un désastre annoncé
- 41 Un patrimoine immobilier
- 44 Le site de toutes les innovations?
- 48 Un parking souterrain dans le quartier du Bourg

## IMPRESSUM

### Éditeur

PRO FRIBOURG

Case postale 1244

1701 Fribourg

info@pro-fribourg.ch

CCP 17-6883-3

IBAN

CH30 0900 0000 1700 6883 3

BIC POFICHBEXXX

[www.pro-fribourg.ch](http://www.pro-fribourg.ch)

### Cotisation annuelle

donnant droit à la revue  
trimestrielle

Ordinaire: Fr. 66.–

De soutien: Fr. 99.–

AVS: Fr. 55.–

Etudiants, apprentis: Fr. 44.–

### Responsable des publications

Monique Durussel

### Rédaction

Eric Bulliard, Michel Charrière,  
Monique Durussel, Sylvie  
Genoud Jungo, Florence Michel,  
François Rime, Catherine  
Schmutz-Brun, Laurent Thévoz

### Mise en page

Caroline Bruegger, Givisiez

### Impression

Stämpfli Publications SA, Berne

### Crédits photographiques

Christophe Maradan: couverture I, p. 5, 7, 8, 10, 12, 14, 17, 18, 21, 22, 24, 25, 26, 28, 29, 31, 39, 41,  
42, 47; Archives Pro Fribourg: p. 33, 34; Musée Cardinal: p. 35, 36, 37, 45; collection P. Jacob: II, IV;  
Caroline Bruegger: p. 16, 38, 44, 48.

Tirage: 2900 ex.

Prix: 18 francs

ISSN: 0256-1476

# ÉDITORIAL

Monique Durussel

L'amertume est encore dans le cœur de ceux qui se sont sentis trahis par la disparition de la brasserie Cardinal. C'est beaucoup plus qu'une brasserie qui a disparu. C'est un pan de l'histoire sociale et industrielle de la ville de Fribourg. Les ouvriers qui ont consacré leur vie à l'entreprise, s'y sont identifiés. Ils ne sont pas les seuls! Les Fribourgeois qui, jour après jour, voyaient la grande cheminée de l'usine ou sentaient les odeurs de houblon en passant dans le quartier, se sont sentis lâchés. La brasserie Cardinal fait partie de l'histoire de la ville comme la brasserie Beauregard d'ailleurs. Certains ont compris très vite la mort lente des brasseries régionales. Ça ne les a pas préservé de la tristesse et de l'émotion liée à ces disparitions.

Témoins, ces nombreux collectionneurs d'objets des brasseries. Lorsqu'ils prennent en mains les chopes, les robinets de fonte, ils racontent des bouts d'histoire du temps des brasseries. «La Beauregard qu'il a fallu remplacer par la Cardoche, moins bonne, mais quand même de chez nous».

Témoins, ces photographes qui ont fixé les moments forts des crises de Cardinal. Jean-Luc Cramatte, en 1996, saisit des regards de femmes et d'hommes qui souffrent, qui trinquent pour les erreurs des autres et dont François Gross dit dans sa préface à la revue Le houblon de la colère, «il n'y a pas longtemps qu'ils sont sortis de la pauvreté. Ils ont été les obscurs, les sans-grade de la promotion économique d'un canton crotté». C'est à eux que songe Christophe Maradan qui illustre ce cahier Pro Fribourg. Fasciné par les lieux qui se vident où l'absence de l'homme nous rappelle tragiquement sa présence à travers des halles vides, des outils abandonnés, des fauteuils défoncés, des tableaux de commandes désespérément vides, la démolition qui met définitivement hors service des machines séculaires et contemporaines. La bibliothèque cantonale fera place à cette page d'histoire sociale en exposant, en octobre et novembre 2013, les photographies argentiques de Christophe Maradan qui «témoignent de la fin de l'histoire sans tomber dans le documentaire».

Cette page de l'histoire du canton a touché l'association *Histoires d'ici* et la comédienne Isabelle-Loyse Gremaud. Cette dernière a écrit un spectacle avec les témoignages recueillis auprès des ouvriers. Ce spectacle est joué sur le site de la brasserie déserte en juin 2012 et évoqué en morceaux choisis dans les pages de ce cahier Pro Fribourg où d'autres témoins parlent de leur vie ou de leur passage à Cardinal. C'est l'histoire de gens d'ici, peu habitués à s'épancher, mais rompus aux efforts de métiers rudes qu'ils aimaient. Quelques-uns témoignent. La plupart se taisent. C'est pourquoi l'association *Histoires d'ici* veut que les témoignages soient recueillis de manière durable. Pro Fribourg évoque brièvement l'avenir du site avec la vente des terrains à la Ville de Fribourg et au canton en vue de l'installation d'un ensemble d'activités technologiques, culturelles et sociales. Et Laurent Thévoz relève l'opportunité incroyable qu'il y a sur cet immense espace. Pourquoi pas y encourager des occupations provisoires innovatrices et créatives! On veut y croire.

# L'ASSOCIATION HISTOIRES D'ICI

François Rime

*Histoires d'ici*. le nom de l'association pour la collecte et la mise en valeur de la mémoire fribourgeoise se veut ancré dans une réalité locale mais ouverte à de larges horizons, l'ici dans son rapport à l'ailleurs. Histoires au pluriel, car les récits de vie qui sont le fil qui relie tous nos objectifs, et que ces récits sont autant de riches trames dessinant une tapisserie colorée et éclairant sous un jour nouveau la mémoire et l'histoire de notre canton.

Née le 4 décembre 2007, l'association *Histoires d'ici*, dont le comité est formé de personnes de sensibilités et d'horizons divers, est le fruit d'une réflexion menée depuis 2005. Constatant que certains ouvrages ne pouvaient être publiés faute de soutien financier, alors même qu'ils méritaient d'être accessibles au grand public, étant donné leur intérêt patrimonial, un premier groupe de réflexion s'est penché sur cette question. Il fallait une association, qui, contrairement à un éditeur, était à même de faire une demande de subvention et de servir d'intermédiaire entre les éditeurs et les collectivités publiques (canton, communes), la

Loterie Romande ainsi que diverses institutions publiques ou privées. Ce fut la raison première de la naissance d'*Histoires d'ici*. A ce jour, l'Association a ainsi contribué à la publication de huit récits.

Mais, très rapidement, il est apparu que cette seule mission n'était pas suffisante. *Histoires d'ici* vise donc également à collecter des témoignages de gens ordinaires avec leur histoire extraordinaire, à conserver les traces de ces récits de vie, qu'ils soient publiés ou non. Par une convention signée entre la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Fribourg et l'Association *Histoires d'ici*, des manuscrits et tapuscrits peuvent être déposés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg et consultables sur place, pour promouvoir un «fenil à mémoire(s)» accessible à tous, dans des conditions d'archivage, de classement et d'accessibilité optimales.

En plus de rassembler et de construire ce patrimoine narratif, l'association a pour vocation de dynamiser le lien social et intergénérationnel en valorisant la mémoire spécifique de notre

région, par l'organisation de conférences, de manifestations culturelles et par des échanges de savoir-faire avec d'autres associations fribourgeoises, suisses et internationales qui œuvrent dans ce sens.

Enfin, un volet fondamental des activités d'*Histoires d'ici* est la formation. L'association s'est ainsi impliquée pour former les futurs recueilleurs et recueilleuses, par l'organisation tout d'abord d'un cours, dès 2008 et à deux reprises. Cette démarche a ensuite conduit à la mise sur pied, dans le cadre du Centre de formation continue de l'Université de Fribourg, d'un cursus aboutissant à un certificat, à la suite de trois modules de deux journées, formation dont le premier volet commencera en septembre 2012. Catherine Schmutz-Brun, membre du comité de notre association, fait partie du comité directeur de ce cursus.

En ce sens, le projet «Cardinal» est exemplaire: impliquant des personnes ayant suivi la formation proposée par l'association, il vise à recueillir des témoignages extraordinaires de gens ordinaires, éclairant

l'histoire d'une entreprise très ancrée dans la mémoire fribourgeoise; de plus, ce projet, de par sa visibilité à plusieurs échelles, permet à ces récits de vie d'obtenir la place qu'ils méritent.

Ainsi, ce projet correspond à tous les objectifs d'*Histoires d'ici*: rassembler, construire, diffuser et mettre en valeur le patrimoine narratif fribourgeois.



# RACONTER CARDINAL

Catherine Schmutz-Brun, Docteure en sciences de l'éducation, Responsable du CAS de recueilleurs-recueilleuses de récit de vie.

Ecrire l'Histoire d'une région, d'une période, de faits politiques, économiques. Ecrire l'Histoire comme on s'attelle religieusement à la tâche avec un souci constant de transmettre les faits et d'en donner des éléments de compréhension. Et puis sur un tout autre registre, raconter des histoires, parfois des histoires vraies, vécues. Des histoires avec des mots qui se cherchent, qui bafouillent, qui hésitent, se reprennent comme un hoquet, comme un sanglot. Des histoires sans queue ni tête, des histoires à ne pas dormir debout, des histoires de tous les jours, sans histoire, des histoires au jour le jour, des histoires ordinaires; l'histoire du quotidien. Et puis parfois, comme un cri arrêté au milieu de la gorge, une histoire qui reste bloquée, en travers de la gorge comme on dit: «qui ne veut pas passer». Ou au contraire comme un torrent, une vanne ouverte qui laisse couler le précieux breuvage... même au dernier jour... Et même encore après!

Des histoires par ci, des histoires par là, des histoires d'ici, des histoires d'un jour, d'une nuit, des his-

toires de vie, de morts. Des histoires à raconter, à ne plus savoir qu'en faire. Tellement d'histoires partout que cela en devient effrayant. Alors rien. On préfère ne rien dire, ne pas commencer. Jusqu'où irait-on? Ça ne s'arrêterait pas. On ne saurait plus qu'en faire. On serait envahi. Vous imaginez? Tout le monde voudrait s'y mettre et chacun revendiquerait le droit à son histoire. Il y en aurait de partout. Des histoires de tous, de tout le monde, des histoires même quand l'usine est fermée, même quand les gens n'y sont plus, même quand la vie semble s'être envolée. Des histoires pour tous, et chacun son histoire.

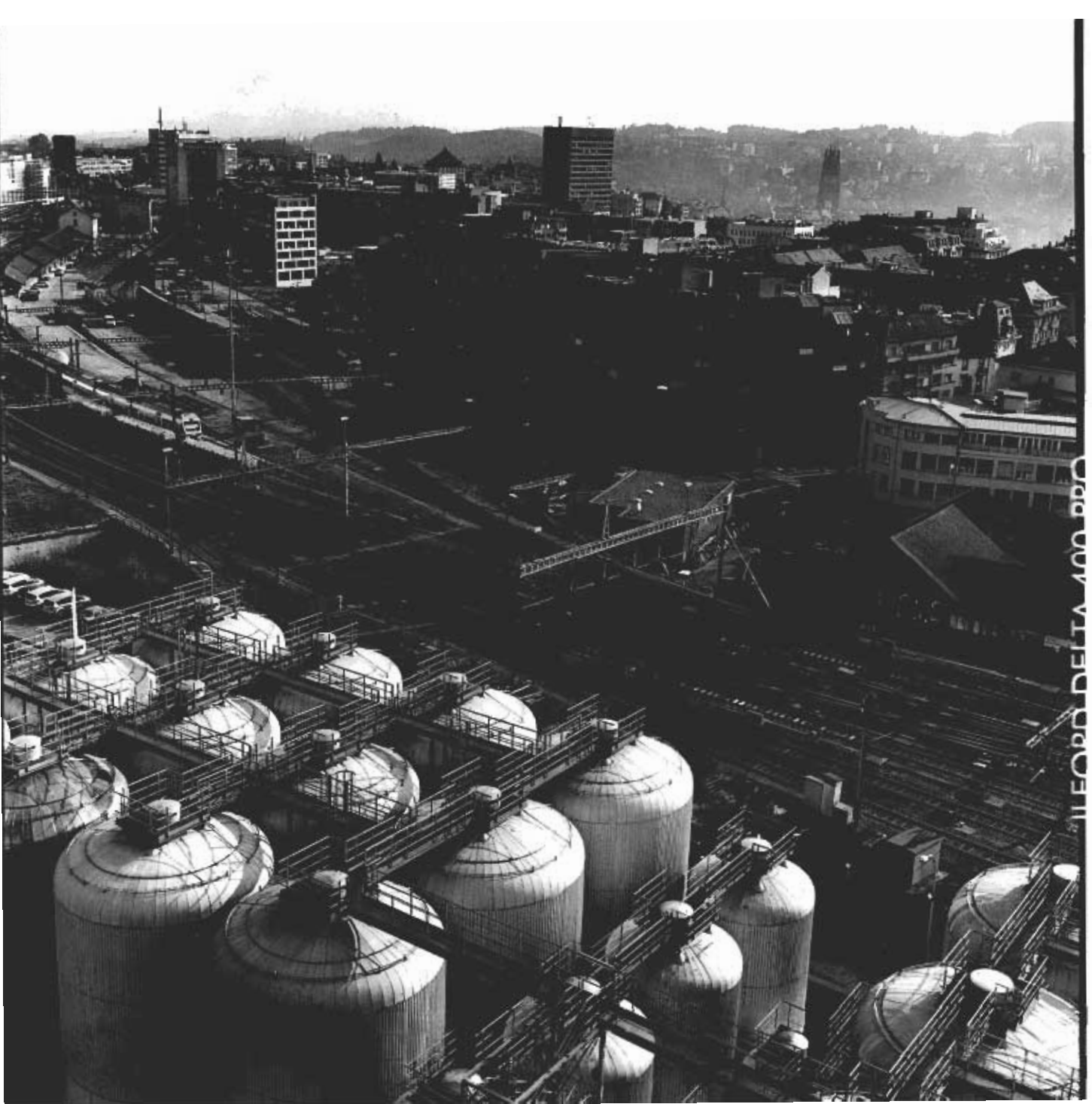
Mais voilà, l'Histoire appartient aussi aux «gens», héros inconnus, modestes, perdus dans la grande Histoire. Qu'on le veuille ou non, qu'on les dédaigne, qu'on les méprise, qu'on leur assigne l'étiquette d'«ordinaires, communes, subjectives», les histoires sont là, quelque part au fond des mémoires, repliées dans des souvenirs qui ne s'effacent pas! Surgissantes comme des ombres au bord des

lèvres venant rechercher un peu de ce qui fut.

Les recueilleurs et recueilleuses de récits de vie comme de nouveaux herboristes, convaincus que la terre donne en profusion à qui sait se baisser, patiemment, avec précaution, à travers les paysages urbains avec ou sans horizon proposent aux uns et aux autres que l'on prenne du temps pour écouter, récolter, conserver, diffuser, redistribuer, engranger les précieuses essences, les histoires, les expériences, d'une région et d'une époque. Dans un espace qui s'invente en l'absence d'arbre à palabres, dans une maison de quartier, dans une entreprise, dans les écoles ou les maisons pour personnes âgées, les uns et les autres se prennent au jeu et se mettent à raconter leur vie. Ici, les liens se renouent, les gens retrouvent le fil de leur histoire comme on retrouve le sens après des années d'errance.

Les histoires recueillies des ouvriers de l'usine Cardinal sont les mots sur lesquels le temps reviendra parce que les mots se tracent, s'écrivent,





LEOPOLD DELTA 400 PRO



se rejouent, se relisent et nous relie. Et puis, un jour les petites histoires feront la grande Histoire et l'on écouterait docilement de savants chercheurs nous dire ce que furent les vies d'hommes et de femmes qui passèrent 20, 30 ou 40 ans de leur vie à l'usine. Nous expliquer ce qui fut et n'est plus et nous apprendre à vivre le présent en sachant qu'il vient de loin, de plus loin.

En juin 2012, dans l'usine en partie démantelée, pas encore transformée, dans les vestiges sans prestige, dans le vide organisé, les histoires ont voix! Isabelle-Loyse Gremaud a eu cette idée formidable de solliciter Georges Wyrsh et Florence Michel pour le recueil des récits avec ce projet initial de monter un spectacle. Après que Georges Wyrsh ait repris l'ensemble pour le traduire, le

recomposer, le monter, en collaboration avec Isabelle-Loyse Gremaud, nous avons vu surgir la forme finale: un texte de théâtre! L'art de jouer, de donner vie à la parole testimoniale. Ils ne sont plus là. L'usine est fermée. Tout a disparu...même l'odeur. Surtout l'odeur! Mais les voix montent, celles qu'on a entendues, recueillies avec déférence et patience et qu'on reçoit comme un

héritage inestimable. Ces mots du texte de la pièce qu'on a aujourd'hui, entre nos mains, sous nos yeux, que l'on classera sur nos étagères et dans nos mémoires, prêtes à être lues et relues grâce à l'engagement de la revue, ces mots rediront un moment unique; celui des représentations en juin 2012 signant la fin d'une époque et le début d'une autre.

L'aventure de cette écriture «théâtrale» à partir de récits recueillis, nous amène à tirer deux constats majeurs tels des moteurs déroulant le fil de l'histoire. Le premier, c'est que le recueil des récits des ouvriers, un par un, en face à face avec l'interlocuteur, s'est fait à un moment de deuil, dans un temps de désarroi et de tristesse. Comme une forme ultime pour venir dire: non. Pas de «fini, point / barre». Pas de discours, ni de sermon-bénédiction pour sécher les larmes mais leurs mots pour combler le silence, le vide, l'absence, la perte. Des cœurs gros, avec des peines. Les ouvriers ont su qu'ils pouvaient parler librement. Qu'ils ne seraient pas nommés, pas identifiables. Alors, en confiance et même en attente, ils se sont livrés. Au-delà parfois des pensées parce que l'émotion est vive, présente, à fleur de peau. Étrangement, c'est la première fois qu'ils se sont sentis entendus, écoutés, enregistrés. On était venu leur demander leurs his-

toires, leurs mots. Alors, ils se sont sentis reconnus. Eux, les travailleurs de Cardinal. Les anciens. Ceux qui ont connu. Ceux qui ont vécu.

Le deuxième constat touche à la transformation des récits recueillis en texte théâtral. C'est l'étape qui transforme les histoires de chacun en une histoire pour tous. L'étape du collectif quand tous, un par un, ont donné ce qu'ils pouvaient donner et que les auteurs en ont fait un texte, une histoire à raconter, une histoire vivante qui se dit, qui s'interprète, «incorporée» par des acteurs. Alors dans cette transformation de la matière qui se joue et se transcende, on devine le processus de sacralisation mémorielle. Quelque chose se libère d'une culture de souffrance et s'ouvre au jeu d'une mémoire partagée, clamée et déclamée, entre rire et colère, entre larmes et soupirs. Alors l'histoire se rejoue. L'histoire dit qu'elle n'en a pas fini de dire son dernier mot et là, assemblés les acteurs, les autres ceux qui ont passé leur vie à l'usine, écoutent et se revoient comme si, là, sur le lieu même on pouvait faire l'histoire, entrer dans la mémoire, éteindre les brûlures du traumatisme, calmer la rage de n'avoir pas pu, pas su continuer. Finalement on entonne en riant le chant des ouvriers qui monte de l'espace qui fut le leur et on conclut sans désolation, dans la grandeur

et la reconnaissance, que Cardinal a fermé. Mais demeurent les âmes bienveillantes, gardiennes d'une longue tradition, droites, fières et rouges comme la grande cheminée.

Ceux et celles que le recueil de récits de vie intéresse et qui souhaitent se former, peuvent préparer le certificat suisse de recueilleur et recueilleuses de récits de vie auprès de la Formation Continue de l'université de Fribourg. Renseignements sur le site:  
[www.unifr.ch/formcont/fr/](http://www.unifr.ch/formcont/fr/)



# QUE VIVE LA MEMOIRE DES OUVRIERS!

Eric Bulliard (version actualisée d'un article paru dans La Gruyère du 9 avril 2011)

La comédienne Isabelle-Loyse Gremaud a conçu un spectacle fondé sur les témoignages d'employés de Cardinal. Quinze représentations sont prévues sur le site de la brasserie.

«J'aimerais que, plus tard, on ne dise pas seulement «ici, on brassait de la bière», mais «ici, il y avait des gens qui travaillaient.» Parce que la brasserie n'est pas que murs et installations mécaniques, parce que ce n'est pas uniquement un savoir-faire qui s'en va, mais l'histoire d'hommes et de femmes, Isabelle-Loyse Gremaud entend donner la parole aux employés de Cardinal. Par un spectacle sur le site de la brasserie.

Comme tous les Fribourgeois, Isabelle-Loyse Gremaud s'est sentie concernée par l'annonce, fin août 2010, de la fermeture de la brasserie Cardinal. «J'ai été touchée, alors que je ne bois pas vraiment de bière.» D'emblée, elle se demande ce que vont devenir ces gens, qui s'en souviendrait dans dix ans. Comédienne (elle a notamment interprété, ces dernières années, *Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta*) et professeure

d'art dramatique au Conservatoire de Fribourg, elle imagine de faire entendre ceux qui sont touchés en première ligne. La pièce, bilingue, est issue de témoignages d'employés, sous forme de monologues interprétés par des comédiens.

## «Que sont-ils devenus?»

«Il n'y a bientôt plus d'usine, plus d'industrie à Fribourg», souligne Isabelle-Loyse Gremaud en rappelant l'époque où, dans le quartier du Jura, elle voyait passer les «ouvriers de chez Vuille, en blouse de travail. Tout ça a disparu. Alors que ces gens se sont identifiés à leur entreprise, se sont donnés corps et âme, pendant des années. Que sont-ils devenus? Je voulais que l'on n'oublie pas ceux de Cardinal.»

Durant plusieurs semaines, des brasseurs, mécaniciens, chauffeurs, manœuvres se sont confiés, ont raconté leur vécu à la brasserie. Les entretiens ont été menés par deux journalistes, Florence Michel pour la partie francophone et Georges Wyrsh pour l'allemand, avant que la conceptrice du spectacle les mette en forme.

La distribution comprend cinq comédiens: les Romands Olivier Havran, Jean-Luc Borgeat et Isabelle-Loyse Gremaud ainsi que les Alémaniques Luc Spori et Niklaus Talman. Alain Monod (Al Comet) a créé la musique, utilisant notamment des fragments d'interviews, des enregistrements effectués lorsque la brasserie était en exploitation et des disques de la fanfare Cardinal.

## Ultime visite guidée

Au total, quinze représentations sont prévues, à l'intérieur du site de l'ex-brasserie. Le public se déplace en différents lieux, à la rencontre des comédiens-ouvriers. Ce sera l'occasion à la fois de vibrer aux souvenirs de ces vies de travail et d'effectuer une sorte d'ultime visite guidée.

Prévu dans un premier temps pour l'automne 2011, le spectacle se joue finalement du 12 au 30 juin, après s'être heurté aux réticences de Feldschlösschen. Jean-Luc Mossier, directeur de la Promotion économique, a pu faire pencher la balance. «Il a compris l'importance du rituel de passage», souligne Isabelle-Loyse Gremaud. Ville et canton ont aussi

apporté leur soutien. Les employés, eux, se sont montrés «très émus». Tous n'ont pas forcément envie de raconter leur histoire, mais «ils sont touchés par la démarche, parce que, dans cette affaire, ils se sont sentis assez oubliés». Plus de vingt d'entre eux ont accepté de témoigner.

### **Théâtre au cœur de la cité**

«Je ne suis pas une porte-parole syndicale, ajoute Isabelle-Loyse Gremaud. Mais je souhaite que la mémoire persiste. Elle ne peut vivre que si on la transmet et je pense que le théâtre est un bon moyen. Il a ce côté émotionnel, en prise directe. Et il doit s'impliquer, parler des choses de la cité.»

Pas de message économique-politique dans sa démarche. Mais l'envie de donner la parole aux ouvriers. De rappeler que Cardinal reste un sujet qui touche profondément les Fribourgeois. Que la brasserie a fait partie du patrimoine, comme la cathédrale.



# CARDINAL, UNE HISTOIRE... UN SPECTACLE

Monique Durussel

Les témoignages sont poignants. Retenus. Ils sonnent si vrais qu'il s'en dégage une intensité dramatique. Celle de la vie de tous ces sans-grade qu'Isabelle-Loyse Gremaud a décidé de transformer en spectacle. Pour que ces récits de vie résonnent encore plus fort, le spectacle est joué sur le site de Cardinal qui se vide de sa substance. Les spectateurs entrent par le musée. Ils peuvent s'imprégner de la désolation du site et mesurer l'immensité des lieux. Ils cheminent jusque dans le sous-sol de la halle de soutirage. Cinq comédiens, quatre hommes et une femme racontent l'histoire de la vie des travailleurs qui ont témoigné.

Josef, par exemple, explique la valeur de l'usine: «Aujourd'hui, en Europe, j'ai pas de preuves, mais bon, y'a plus de brasserie qui a un outil de travail comme on l'avait là. On avait la matière première qui arrivait, le malt par wagons. On sélectionnait le silo, on avait la salle de brassage, les cuves, les caves, la fermentation, la garde, les filtres, le soutirage, l'embouteillage, le transport... Tout était là sur place, alors que dans les autres brasseries, c'est tout des départe-

ments. Nous, on avait tout sous un toit, toute la chaîne. Et ça, franchement, ça fait mal».

Sur le pont d'un camion Cardinal, les cinq comédiens donnent voix aux témoignages des conditions de travail.

**Paul:** *J'ai commencé à Cardinal le 2 août 1976 comme apprenti brasseur. Avant je voulais faire chauffeur poids lourds mais y'avait pas de boulot, alors l'orienteur professionnel de l'École secondaire de Marly m'a dit: «écoutes, ils cherchent un brasseur chez Cardinal, est-ce que tu veux aller voir?». J'ai fait une semaine de stage et j'ai dit oui.*

**Marta:** *Dans la salle d'embouteillage il y avait des laveuses. Dans le temps, c'était des dames qui mettaient les bouteilles à mains nues depuis le cageot sur des transporteurs, ça rentrait dans la laveuse qui lavait les bouteilles, puis la soutireuse pour remplir les bouteilles, puis l'étiqueteuse où il fallait encore des dames, mais après, on a tout mécanisé. Avant c'était des dames qui fermaient les bouchons mécaniques. Il fallait leur faire des*

*bagues en bronze pour mettre au pouce, parce qu'autrement, ça leur faisait mal, toute la journée fermer des bouchons mécaniques, vous pouvez essayer. Après, les bouchons mécaniques ont été remplacés par des capsules. Et vers la fin, tout était automatisé.*

**Peter:** *Avant Cardinal, j'ai travaillé à la brasserie de Beauregard de 1964 jusqu'en 1976 lors de la reprise par Sibra. J'y ai fait mon apprentissage de mécanicien poids lourds, puis de chauffeur poids lourds. Mon père était bistrotier, il tenait le café de la Vignettaz. Il faisait des banquets à la brasserie, tout en discutant j'ai pu rentrer, j'ai été engagé par M. Marcel Guhl qui était directeur. Je suis descendu ici et j'étais à l'entretien des petits véhicules, des voitures de la direction, des gens de Sibra. Il y avait aussi un lavage. Il fallait aussi démonter et remonter les pneus neige des camions...*

Les ouvriers se retrouvaient au Stern, pareil à un pub anglais enfumé où l'on refaisait le monde.

Jules s'en souvient: *Des brasseurs,*



*des meuniers, des chauffeurs, des mécaniciens, des carrossiers, des électriciens, des chaudronniers, des ferblantiers, des peintres, des maçons, des tonneliers, des charrons, des menuisiers, des selliers, des serruriers, des palefreniers. On se retrouvait tous au Stern pour boire une bière ensemble, c'est quelque chose qui est resté vraiment longtemps dans la brasserie.*

*Le rituel de la bière était important.*

**Josef** témoigne: *Les apprentis, on avait droit à 120 jetons par mois, c'était des jetons pour la bière. Une fois, j'ai été chercher la paie d'un copain, mais ils ne m'ont pas donné ses jetons... J'arrive à la salle de brassage, «ah Lolet je t'ai pris ta paie, je l'ai mise là». Il regarde la paie et il dit «les jetons!». J'ai dit «Y'avait pas*

*de jetons». Il a pris la feuille, avec de l'argent dedans hein, il m'a lancé à la figure, «m'en fous de ta paie, j'veux les jetons!».*

De la misère du monde ouvrier aussi, avant l'industrialisation.

**Jules:** *Bon, mais faut voir les débuts de la brasserie aussi. Les Blancpain, ils ont sorti les gens de la mouise, à*



*l'époque les gens de la Basse, c'était la misère. La misère! Alors beaucoup de pauvres de la Basse-ville sont venus travailler à la brasserie. Ils commençaient comme saisonniers puis ils finissaient par rester. Pour les Blancpain, c'était exclu de licencier quelqu'un, même ceux qui aimaient trop la bière, ils les gardaient, d'une manière ou d'une autre, ils les sauvaient.*

*Paul: C'étaient des bons patrons, Messieurs Bernard Blancpain, Claude, Pierre. Ils étaient corrects. Et moi je dis que le soutien qu'on a eu en 1996, c'était pas pour rien! C'était tout ce que ces gens avaient somé dans la ville de Fribourg et autour d'eux. Cardinal c'était quelque chose à Fribourg, faut pas oublier que c'était eux qui étaient à la base du financement des Bains de la Motta, du funiculaire, ils ont encore beaucoup financé l'hospice de la Providence.*

### **Quelques témoignages... les ouvriers ont vu... ils ont compris**

*A Cardinal depuis 1973, à 28 ans, ce témoin était le seul carrossier. «L'annonce de fermeture en 1996, moi personnellement je sentais venir. Vous savez on a été dirigés pendant X années par des directeurs étrangers et ils en avaient rien à foutre, eux c'était leur paie. Le reste ils en avaient rien à foutre!*

*Quand on regardait dans les bureaux de Sibra en haut, un responsable avait trois secrétaires, ils exagéraient! On a même une fois pas reçu le salaire, ils avaient dû vendre un bâtiment, un bistrot, je sais pas si c'était la Viennoise, pour payer les ouvriers!».*

*Le témoin, militant dans Point Cardinal, poursuit: «Au début des années 2000, le directeur du marketing a dit: les deux bonhommes Cardinal, je les fais plus petits. Mais c'était un logo fantastique, je crois que c'était Teddy Aeby qui avait fait ça. Alors ils doivent changer tous les verres, toutes les enseignes, mais c'est des millions, ils ont foutu loin des millions. J'ai vu moi-même qu'on a foutu en l'air des centaines d'enseignes neuves, des palettes de verres, ils les détruisaient, on n'osait pas les prendre à la maison! J'en ai quand même pris, je suis pas fou, hein.*

*Cet autre témoin a commencé son apprentissage de mécanicien à Cardinal en 1956. «Je m'occupais des comptoirs, des fenêtres, des portes. Quand j'ai commencé, il y avait encore des tonneliers, il y en avait trois. Et le charron. A l'époque, on montait chaque année en puissance, il y avait chaque année des hectos en plus, il y avait des primes, on a reçu une fois un portemonnaie*

*avec 120, 150 francs quand on a fêté les 175'000 hectos, 200'000 hectos, puis encore plus loin. C'est vrai qu'on était aussi critiqués, jalousie des personnes de l'extérieur, mais pour quoi? Parce qu'on étaient organisés! En 1931, qu'on le veuille ou qu'on le veuille pas, on avait déjà une caisse de pension Cardinal. Sur la place de Fribourg, qui c'est qui en avait une!».*

*Troisième témoin, engagé en 1966, après l'école de recrue comme chauffeur. Il est resté jusqu'à sa retraite anticipée. Il se souvient de l'annonce de fermeture. «C'est en 1996 que tout est sorti. Il fallait passer au réfectoire et Arnold Bärtschy, qui était le directeur de Gurten il me semble, nous a raconté qu'en 96 Feld va fermer Gurten, en 97 Hürlimann et en 98 Cardinal. Je me suis retourné dans la salle, on était plus d'une certaine. Je voulais voir les têtes qu'ils faisaient, maintenant. Y en a qui ont pleuré, les femmes, les mademoiselles de bureau, elles avaient tout compris. On peut dire que l'ambiance était POURRIE en ce moment-là».*

*Quatrième témoignage: En 1979, il fait un apprentissage de brasseur après un stage d'une semaine. Ça lui a plu et il est resté jusqu'à la fin. Il se souvient: «Quand j'ai commencé, les ouvriers de Beauregard commençaient gentiment à descendre à Cardinal, Sibra commençait déjà à*

fermer les brasseries, y'avait beaucoup de gros lards qui se sont remplis les poches dans ce groupe. A l'époque, ils ont fait un peu la bêtise que Feld a faite. Indirectement, c'est comme si on l'avait déjà vécu une fois, mais on était du bon côté du bateau, alors que pour finir, on a aussi été une fois du mauvais côté... Comment dire ça, j'aimais bien mon travail, il y avait aussi des jours «fait chier de faire ça, c'est sale, de nettoyer là», mais ça on peut aller n'importe où, on trouvera tout le temps quelque chose. Mais c'est vrai que dans l'ensemble tout le monde se voyait finir à Cardinal, ne pas quitter cette place pour aller ailleurs. Il fallait

qu'ils ferment pour que je quitte... Moi j'attaquais la 32<sup>e</sup> année hein, c'est pas six mois, donc c'est vrai que ça me manque, et le métier de brasseur surtout, les copains...».

### **La fermeture et la nostalgie**

**Paul:** C'est vrai que c'est triste, mais nous aussi on a fait subir ça. J'étais en stage à la brasserie d'Orbe quand Cardinal a décidé de la fermer. J'avais 20 ans à l'époque, j'ai vu un brasseur de 45 ans pleurer tout seul dans la salle de brassage. Je comprenais pas pourquoi il pleurait. Il y avait du travail partout à l'époque, mais lui il avait son amour pour faire la bière à la brasserie d'Orbe. Avec le recul, je

me dis qu'il était aussi malheureux que nous aujourd'hui... On n'aura plus l'odeur des chars de malt, la drêche quoi. Ouand les paysans venaient chercher la drêche pour nourrir le bétail, ils passaient dans la ville avec leur char, la drêche était chaude, fumante et ça sentait le long de la route. Avant on pouvait prévoir la météo rien qu'avec les odeurs, quand le temps allait changer c'était l'odeur de chocolat Villars qui prenait le dessus sur l'odeur du houblon.

**Marta:** Maintenant, ya plus d'odeur, ya plus un bruit, ya plus un souffle de CO2, ya plus rien du tout.

Ces morceaux choisis du spectacle expliquent pudiquement beaucoup de blessures. Celles des humbles qui trinquent pour les autres.



## **JE SUIS A CARDINAL**

### **Spectacle**

du 12 au 30 juin 2012 à 20h30  
sur le site de la Brasserie du  
Cardinal.

Sauf dimanche et lundi,  
réservations à l'office du  
tourisme 026 350 11 00.





# LA VIE... AVEC CARDINAL

Propos recueillis par Florence Michel

Interview de Christiane Schneider, née Pasquier, 70 ans, veuve d'un employé de Cardinal: Clovis Schneider, opérateur machiniste (mécanicien sur machines) à la bouteille de 1965 à son décès en 1996.

Christiane Schneider: il était mécanicien à Polytype et il avait des problèmes avec un des chefs là, et puis mon mari il voulait pas se laisser commander quoi, et puis un jour il a démissionné, il a fini le vendredi soir et le lundi il commençait à Cardinal. On disait Cardoche, pas Cardinal. A Cardoche, chez Cardoche.

– Il réparait les machines où il mettait les cageots pour la bière et aussi les frigos, il était pour tout le Cardinal mais il était pas tout seul comme mécanicien sur machines.

– C'était quelque chose de sûr. Ce qu'y a, c'est qu'ils travaillaient dans l'humidité et dans le froid hein, il avait toujours des souliers avec des grosses semelles. Et puis le bruit aussi! C'était dur comme travail. Il a travaillé des années 15 jours la nuit, 15 jours la journée. Il commençait à 3h du matin et finissait vers midi-1h, autrement il commençait à 7h le soir jusqu'à 7h le matin, des fois 6h. Ils finissaient de bonne heure pis après

ils allaient au stamm pour déjeuner et des fois ils restaient en panne quoi...

– J'ai eu été le chercher le soir, mais il se fâchait... c'est vrai pour qu'il soit un petit peu avec les enfants.

– Les horaires dépendaient du travail qu'il y avait, des commandes, parce qu'il fallait toujours qu'ils aient des mécaniciens. Au début il faisait une semaine le jour, une semaine la nuit. Et lui il a dit «Ça c'est fini y'a rien à faire c'est trop difficile à vivre on n'arrive pas à s'habituer à dormir».

– Le matin quand il rentrait à 7-8h, y'avait tellement de bruit – nous on habitait à Pérolles – il pouvait pas s'endormir, alors il venait dîner avec nous à midi et il dormait jusqu'à cinq heures, il se levait parce qu'il fallait se doucher, se raser, manger la moindre avant de partir et pis il prenait quelque chose pour la nuit.

– Moi quand il arrivait je me levais et je disais aux gamins «Faites douce-

ment», c'est vrai c'est non plus pas normal de vivre comme ça... S'il arrivait à s'endormir avant la grande circulation c'était bon.

– Et pis après il était des fois un mois ou deux où il travaillait normal, depuis 7h le matin et il mangeait au Cardinal, c'était une boîte de Beaumont qui leur portait à manger, et puis il finissait à cinq heures. Il voyait les copains et il s'oubliait quoi, il avait perdu les aiguilles de la montre! Des fois, j'étais pas contente, j'aurais aimé qu'il soit plus là pour les enfants. Nous ma foi, les femmes on s'habitue à des choses comme ça mais les enfants ça leur manque, leur papa. Notre fille dit qu'elle a beaucoup souffert que son papa n'était pas à la maison.

– Mon mari il avait une cousine qui avait travaillé quarante ans à la brasserie, elle était quand ils fermaient encore les bouteilles de bière à la main. Elle travaillait encore quand il a commencé, et mon mari il disait «Elle va aussi vite que la machine pour fermer les bouteilles!».

– J'ai jamais été au stamm, c'était pour les hommes. J'ai eu été à la brasserie quand il avait oublié quelque chose,

il me téléphonait, il avait oublié son souper, quelque chose pour la nuit il me disait «Viens me porter, tu viens devant s'il y a le bonhomme tu lui dis que tu viens m'apporter quelque chose et tu continues tout droit.»

– Y'avait un bruit là-bas dedans! Quand on a été visiter avec les retraités j'ai dit jamais, jamais je supporterai ça, mais c'est une horreur. Il travaillait sans protection, il disait ça m'angoisse tellement d'avoir ça sur les oreilles.

– Pendant la nuit, il aurait jamais pu dormir, il était tout le temps appelé. Combien de fois ils lui ont téléphoné la journée, qu'il devait aller... «Clovis viens...» parce que l'autre c'était un nouveau, il savait pas, «C'est toi qui a fait la réparation maintenant viens».

– Ils avaient la fête du Cardinal à la fin de l'année, moi j'en connaissais une ou deux (des autres femmes d'employés) parce que mon mari connaissait les hommes et on s'est eu vus le samedi, le dimanche quand on sortait avec les enfants, mais par hasard, on allait boire un verre, non ils ont jamais fait de pique-nique familial.

– J'aimais la bière avec la grenadine ou avec la limonade.

– C'était une famille mais pour eux! (jalouse?) Des fois ça m'énervait

quand il restait en piste, machin. Quand il est décédé le chef du personnel m'a dit «Votre mari il buvait jamais une Cardinal, hein. Et la lettre qu'ils m'ont écrit disait bien qu'il était très apprécié, que c'était pas un homme qui buvait de l'alcool, lui s'il allait au bistrot c'était après les heures de travail.

– Une fois ils l'ont renvoyé à la maison parce qu'il avait ramené sa fraise, le chef d'atelier lui a dit «Maintenant rentre à la maison tu reviendras quand tu seras mieux tourné» Il a dû aller travailler un samedi pour remplacer.

– *Salaires*: mon mari il avait ses offres à la ville pour aller à l'usine de l'Oelberg, il est allé se présenter, mais il était plus payé à Cardinal.

– Quand j'étais enfant j'habitais au fond de la rue du Progrès en face de la brasserie de Beauregard. Toute la nuit on entendait de l'eau couler, c'était comme des radiateurs, ils étaient dehors, je sais pas ce que c'était qui passait là-bas dedans peut-être de la bière. Mon papa, qui était électricien aux Entreprises électriques, est assez allé dépanner à Beauregard.

– On entendait les morceaux de glace qui tombaient parce qu'en ce temps-là ils partaient avec les camions de bonne heure le matin remplis

de glace pour la bière, qu'ils apportaient dans les restaurants partout. Ils les tiraient sur une planche avec des immenses machins pointus, on assez regardé ça.

– Mon papa me racontait qu'avant c'était avec des chevaux et des chars, comme à Cardinal aussi.

– Quand mon mari a été à Cardinal, Beauregard ils allaient déjà plus tant bien. Mais ce que je trouve dommage c'est qu'à Beauregard ils ont pas laissé ces grandes cuves dehors, ça c'était beau. Mon papa a pleuré quand ils ont fermé Beauregard.

– Mon mari a dit «Maintenant c'est Cardinal qui bouffe Beauregard, mais Cardinal se fera bouffer par quelqu'un d'autre». Mais Feldschlösschen ils auraient pu laisser la brasserie. Il y a beaucoup d'hommes qui ont souffert de ça. Et puis dans les familles, déjà les mettre à la retraite avant...

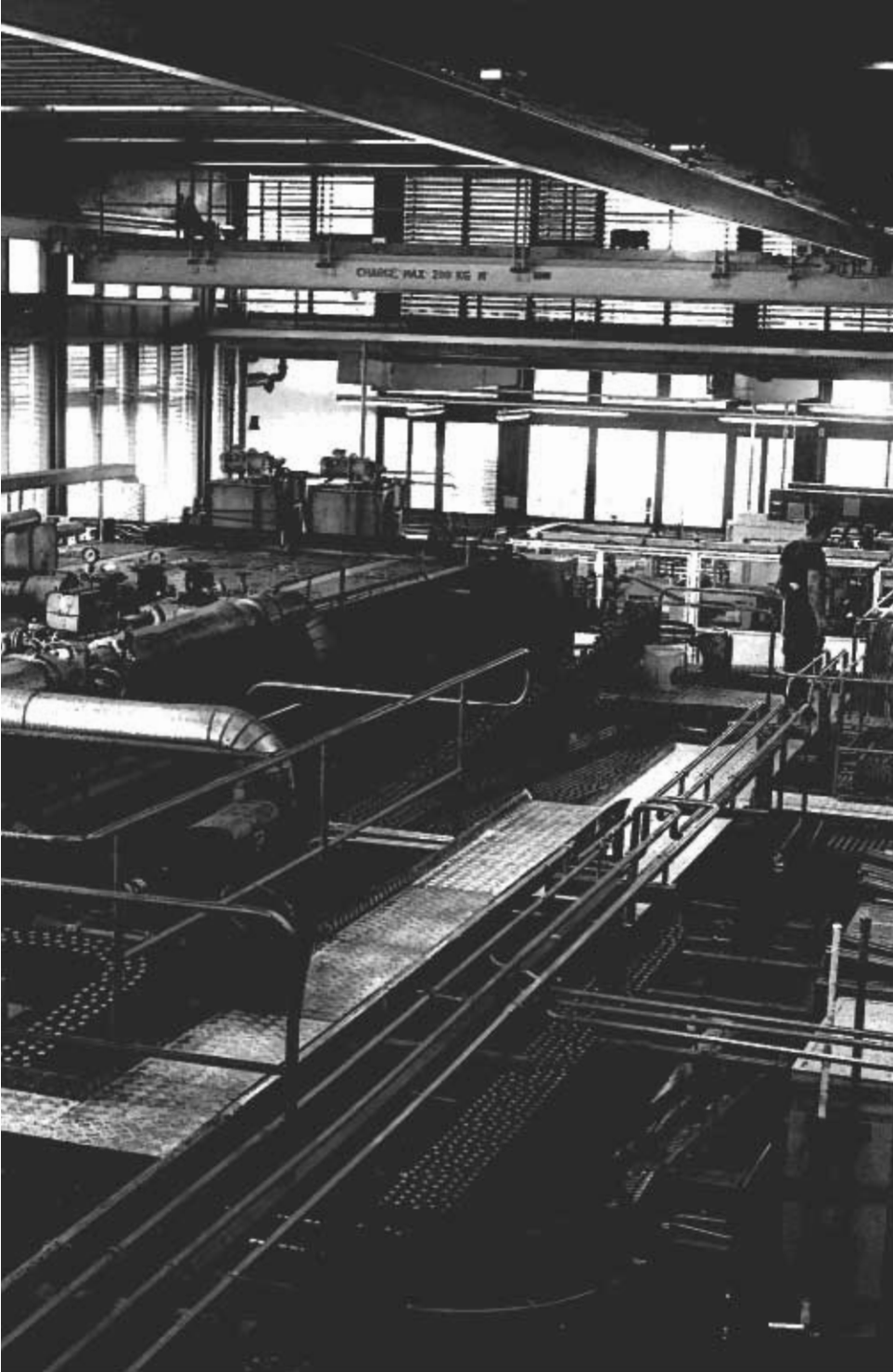
– Mon mari était déjà mort quand ils ont annoncé la fermeture en automne 1996, il est mort au mois de mai. Heureusement qu'il pas vu ça parce que sinon je crois qu'il serait venu malade. Fallait jamais dire du mal de Cardinal! Déjà Beauregard il disait «ça c'est à nous, c'est à Fribourg».

– *L'annonce de la fermeture en 1996*: ça a été comme un bombardement!

FISCHER WYSS  
ZÜRICH

CARDINAL





Je me souviens j'ai été devant l'Hôpital des Bourgeois avec de Buman là, mais qu'est-ce qu'y avait des hommes qui pleuraient, mais ça c'était triste là.

– Moi je retirais une rente du Cardinal, bon je travaillais aussi, mais c'est ce que j'ai dit à mes enfants «J'ai pu vous aider, si j'avais pas eu ça j'aurais pas pu vous aider comme je vous ai aidés»

– *L'annonce de la fermeture en 96.* J'ai dit «Quelle bande de salauds!», c'est comme quand ils ont fermé Beauregard, j'ai dit c'est pas normal, c'est des voyous, et mon mari a dit «Mais mon Dieu ils viendront travailler chez nous».

– Oui j'étais fière de leurs montrer (à mes petits-enfants) que leur grand-papa travaillait là.



**Bernard Rime, 68 ans, Bulle, brasseur, a travaillé chez Cardinal de 1959 à 1965 (il est parti en Côte d'Ivoire et à Madagascar travailler dans des brasseries françaises), puis de 1973 (ouverture de la brasserie Sibras à Dakar, puis Distillerie Jules Blanc à Bulle) à 1981.**

– Fin 1959, j'ai commencé mon apprentissage de brasseur. J'avais 16 ans. Les brasseries c'étaient des entreprises intéressantes, déjà au niveau salaire, mon père qui était chez Beauregard me dit « Il te faut venir comme brasseur ». Mon idée était toujours d'être chauffeur de camion, je connaissais des gens qui faisaient des transports internationaux, je voulais voyager. On obéit à l'époque. Beauregard n'avait pas de place d'apprentissage et c'est là que j'ai été orienté vers Cardinal.

– Le premier jour me restera toute ma vie en mémoire. J'étais déjà assez costaud comme jeune homme. A l'époque on travaillait avec des fûts en bois, il fallait régulièrement refaire un goudronnage à l'intérieur pour isoler. Il y avait une machine spéciale qui enlevait le vieux goudron, elle soufflait de la vapeur par le petit trou qui servait à vider le fût (c'était des fûts en chêne qui allaient de trente à 400 litres, je crois même 500 litres, les buffets de gare avaient des fûts de 500 litres de bière). Pour les manipuler c'était pas évident. Le vieux goudron liquide s'écoulait dans

une bassine et ensuite on décapait l'intérieur du fût à la vapeur et on insufflait du nouveau goudron pour refaire une pellicule étanche. Pendant tout ce processus ça tournait sur des rouleaux pour égaliser ce goudron à l'intérieur, c'était visqueux hein, après à la sortie de la machine quelqu'un récupérait ce tonneau et il fallait nettoyer. C'est là que je me trouvais le premier jour, on me met à la sortie de la machine, j'ai passé ma première journée ici et je vous jure que le soir j'avais plutôt mal au dos. Quant c'était la série des fûts de 30 jusqu'à 100 litres ça allait encore, mais quand on est passé à des 200 et plus, et puis y'avait une façon de prendre les tonneaux et j'y connaissais rien. Bernard Lauper, qui avait commencé l'apprentissage trois semaines avant moi, il s'est fait un malin plaisir de me laisser au bout de la machine en m'expliquant sommairement ce qu'il fallait faire.

– C'est ce qui a fait le charme, c'est qu'à l'époque on passait partout, il y avait beaucoup de travaux manuels, après on m'a mis par exemple à la mise en bouteilles, pour bouchonner le bouchon mécanique.

– Après j'ai passé à la cave de fermentation, où c'était essentiellement le lavage des cuves à la brosse, dans l'humidité et le froid, mais ça ne me dérangeait pas du tout. Maintenant les gens ont peut-être trop tendance à râler, dès qu'il fait froid c'est pas possible, ils veulent travailler plus que deux heures et changer de travail, ou alors demander des primes parce qu'ils travaillent au froid, à l'époque ça ne nous venait pas à l'idée hein. On savait quand même qu'on allait progressivement.

– L'apprenti brasseur, celui que j'appelle un peu démerde, il avait tout de suite des travaux qui étaient plus honorifiques, moins ingrats. On accompagnait le brasseur qui lui, faisait le transvasage des cuves en fermentation, qui s'occupait de la filtration en cave de garde, puis on était tout en suite au brassage où là, les travaux étaient quand même plus délicats, par contre au bout d'un moment si tout se passait bien, on laissait l'apprenti tout seul – aujourd'hui ce serait inconcevable par exemple j'ai fait les trois huit et j'étais seul dans la brasserie comme apprenti de 2<sup>e</sup> année, de 8h le soir à 4h du matin avec le meunier. Pour nous c'était formidable, on voyait une sorte de confiance qu'on nous donnait. On était fiers en définitive de faire très bien le travail.



– Le meunier s’occupait de la réception des malts, il devait vider les wagons dans les silos, quand on préparait la fabrication de la bière il fallait moudre le grain juste avant chaque fabrication il faisait un stock de farine. Comme j’avais toutes les 4-5 heures un brassain, il y avait des silos qui étaient prévus que pour une fabrication, c’était souvent un mélange de 3-4 sortes de malt qui

venaient de France, d’Allemagne, de Tchécoslovaquie, etc alors le meunier avait reçu le nombre de kilos qu’il devait mettre de chaque sorte et c’est lui qui s’occupait de faire ce mélange, de broyer, et nous au moment de faire l’empâtage – mélange eau et malt – il fallait que cette mouture soit prête.

– On travaille aussi avec les yeux et les oreilles, une cuve qui se vide elle

fait pas le même bruit qu’une pompe qui tourne à vide ou à plein.

– L’apprentissage a duré trois ans, après, comme c’était la tradition à l’époque il y a avait le stage, on imposait presque, je trouvais que c’était une excellente formule. Ils nous encourageaient d’aller en Suisse allemande, ou en Allemagne. Je fréquentais déjà à l’époque, c’est pour ça que je ne



souhaitais pas aller en Allemagne, j'aurais eu une place à Dortmund où beaucoup de brasseurs allaient, mais je suis resté assez près, je suis allé à Rheinfelden. J'étais le seul à parler le français. Les Allemands venaient beaucoup travailler à Rheinfelden, une année ou deux ans.

- (en 1963 lorsqu'il fait ce stage à Rheinfelden) Cardinal et Feldschlöss-

schen étaient concurrents. Ils avaient des contacts, des échanges de stagiaires. Six mois avant la fin de l'apprentissage ils nous demandaient «où tu veux aller faire un stage?».

- *La réputation de Cardinal*: elle était au top, je pense que ce qui avait fait aussi la famille Blanpain était considérée, c'était quand même une famille noble qui avait

réussi à développer une entreprise viable.

- Lors d'un de mes retours (*d'Afrique*), j'avais toujours un immense plaisir à aller retrouver mes copains au Cardinal, un jour j'arrive et je vais au réfectoire, mais il avait été déplacé. C'était 17h15, le responsable de la buvette me dit «T'as un jeton?» - «Ah je peux pas te donner de bière» Et



moi: «Oui mais c'est 10 centimes...»  
Alors il a sorti un jeton de sa poche.

– Cinq heures et demie a sonné, je crois y'a pas dix personnes qui sont arrivées pour boire une bière, alors qu'avant, 50% du personnel se retrouvait dans l'ancien stamm, le Stern, comme on appelait, et chacun buvait sa bière jusqu'à six heures et demie, l'heure où on se faisait foutre dehors.

– Ce Stern c'était vraiment comme on voit les pubs anglais, ce truc enfumé, tout le monde fumait, et puis on arrivait y'avait un jeton, une manivelle qui nous permettait de remplir une canette de bière, et pie on refaisait le monde ici avec toute l'équipe.

– Ce qui a aussi énormément changé, c'est qu'à l'époque il se consommait de la bière sur la place de travail, c'est complètement interdit maintenant.

– Dans les caves de garde, le travail de l'apprenti c'était surtout de remplir les bouteilles de bière le matin avant 7h. Logiquement, le contre-maître le savait très bien. On avait ces bouchons mécaniques, c'était ça qui était intéressant, alors on avait un endroit, derrière une cuve, où on savait qu'y avait une, deux caisses voire trois, ça faisait 30-40 bouteilles à remplir, alors ça c'était le boulot. Celui qui commençait le boulot à 4h, il mettait en route sa filtration, et



après il devait remplir ces bouteilles. Et dans la journée, on lavait les fûts à la main, on avait souvent des seaux d'eau chaude, alors on mettait les bouteilles là-dedans parce qu'on les chauffait un peu pour les boire, et souvent on les oubliait et on disait que c'était «de la soupe».

– Tout ça, ça faisait partie d'un rituel. Même le contremaître des fois nous voyait boire une bière et se détournait pour ne pas nous faire de remarque. Ils avaient leur propre endroit à eux, leur réfectoire.

– *Au Stern*: on parlait du travail de la journée, des conneries qu'on avait faites, et puis voilà, on enchaînait sur le foot, l'époque de Gottéron ça marchait aussi, les nouvelles du jour aussi. Tout ce qui devrait se passer au bistrot et qui s'est perdu. Souvent, après six heures et demie ça continuait au café des Chemins de fer, qui servait la Cardinal. Les employés Cardinal, on se faisait quand même un point d'honneur à aller boire la bière chez nos dépositaires.

– Y'avait une catégorie d'employés qui ne quittaient jamais la brasserie sans aller au stamm. Et y'en avait d'autres, qui avaient déjà passablement bu dans la journée...

– Avant le travail, il y avait un système de distribution de bière, donc on pou-

vait officiellement avoir des bières. Une personne était désignée avec ses caisses de bière devant lui, on lui donnait un ou deux jetons et on pouvait prendre des bouteilles et les boire pendant le travail. Un monsieur de la basse-ville qui a fait son apprentissage à Cardinal, prenait tous les matins une caisse de bière de quinze bouteilles, et souvent l'après-midi il en prenait une deuxième. C'est un bonhomme qui avait du métier et les patrons toléraient du moment qu'y avait pas une défaillance. Ils le savaient, ils fermaient peut-être aussi un peu les yeux. Les entreprises à l'époque faisaient quand même aussi un peu de social, il faut reconnaître.

– Les caisses en bois: je sais pas quand c'est qu'ils sont passés au plastique, il y avait une équipe l'hiver, toutes ces caisses rentraient, étaient mises de côté et soit réparées, soit détruites.

– *Retour d'Afrique en 1973*: j'ai tâté le terrain dans plusieurs entreprises et Cardinal offrait les meilleures conditions. Il n'y avait pas de travail pour moi à la brasserie même alors je suis allé à Beaugard, à la fabrication – on travaillait en vitrine à l'époque.

– Ils construisaient une brasserie à Dakar. M. Jean Sunier, c'est lui qui a créé Sibra en 1972 (il est décédé il y a une année) a été un peu l'instigateur de Dakar. Je lui avais écrit que j'étais



intéressé par un poste de directeur technique à Dakar et il m'avait gentiment répondu que les cadres étaient déjà nommés. Mais tout d'un coup on m'a convoqué chez Sibra, si je voulais quand même aller à Dakar. C'est là que je suis parti, en janvier 1975.

– L'ambition de Sibra, ils ont vu très grand, ils avaient quelques sous à l'époque – je dis toujours «avec l'argent des autres c'est facile de travailler» – ils voulaient être le numéro un en Suisse de tout ce qui est boissons, sauf le lait. Ils ont acheté trois maisons de vin à La Chaux-de-Fonds, à Berne, à Genève. C'était assez gros, déjà, et M. Sunier a dit «pourquoi pas faire comme les grands groupes européens, s'implanter outre-mer» comme on appelait à l'époque.

– Ils ont décidé d'acheter une ancienne sucrerie qu'ils ont transformée en brasserie, dans la périphérie de Dakar (maintenant c'est en pleine ville), ils avaient aucune idée de ce qu'était l'Afrique. Ils ont voulu faire ça à la suisse, le plus automatisé possible et tout ça, ça coûte très cher. Il y a eu pas mal de péripéties, ça a traîné en longueur. Quand je suis arrivé ça venait d'ouvrir.

– Cette nouvelle bière, qui était très bonne, s'appelait Sibras. Il y avait des drapeaux Sibras dans tout Dakar. Le logo était jaune Cardinal. On

fabriquait aussi la limonade orange, citron, et le Bonbon anglais qui était numéro un dans toute l'Afrique. On avait Pepsi Cola mais l'Africain ne veut pas Pepsi Cola.

– Ils avaient prévu 200'000 à 300'000 hectos au début et puis ils ont démarré sur 50, 100'000, mais la capacité était là. Ils ont récupéré tout le matériel des brasseries qu'ils ont fermées en Suisse (Orbe était partie presque entièrement à Dakar). Mais à mon avis, la mise en route a trop tardé et puis après, c'est ce système de travail en Afrique, si vous voulez vendre quelque chose, il faut d'abord donner quelque chose. Le point faible de Sibra à Dakar, c'était que 50% du chiffre d'affaires était dans les limonades, et la limonade numéro un, c'est Coca.

– Je ne suis resté qu'une année. Ça tournait, mais ils arrivaient pas à rentabiliser et après deux, trois ans ça a été repris par la brasserie concurrente (toujours la même histoire). Sibra a perdu beaucoup d'argent. Après, Sibra s'est retrouvé avec des investissements pharamineux à Fribourg même.

– 1976-78: j'ai travaillé au labo à Fribourg.

– Sibra a acheté la distillerie Jules Blanc à Bulle, qui produisait entre 80

et 100'000 litres par année, tous les alcools suisses, surtout la pomme qui était numéro un. J'étais chef d'exploitation, employé de Sibra. En 1981, ils ont décidé de fermer (ça a été le premier coup d'éclat de Sam Hayek) et j'ai repris à mon compte. J'ai racheté l'ensemble en 1988 et l'ai exploité jusqu'à ma retraite en 2008 (*la distillerie est devenue un lieu culturel*).

– J'avais surtout fait la connaissance de Monsieur Claude Blancpain à Dakar, où il était venu pour l'inauguration il était resté deux semaines, et il m'a présenté le projet, qui aurait été extraordinaire pour Fribourg mais ils n'ont pas suivi, c'était cette fameuse brasserie-musée qu'ils devaient faire en basse-ville. La fondation Blancpain était propriétaire des bâtiments (rue de la Neuveville, après la Providence) et tous les plans étaient faits. Il voulait m'engager comme brasseur. Et mon épouse devait faire le cours de café-tier parce qu'il y aurait deux salles de restaurant. Mais le groupe Sibra n'était pas intéressé, à ce moment-là ils vendaient des immeubles pour capitaliser. Les bâtiments de la Neuveville ont été vendus à des Bernois, ça a fait beaucoup parler.

– *L'annonce de la fermeture en 1996: je veux pas dire que j'ai été très surpris, quand on voit les inves-*

tissements qu'ils avaient faits... On a beau vendre de la bière à 1 franc le litre à l'époque, peut-être en dessous, le calcul il est vite fait. Surtout que la quantité prévue a jamais été atteinte. La concurrence étant là, les bières étrangères toujours plus présentes, à une époque il aurait fallu être plus modeste. C'était devenu

trop grand. Si les investissements avaient été plus modestes, Cardinal serait toujours là.

– Je suis allé manifester à Fribourg (même si j'étais déjà propriétaire de ma distillerie à Bulle). Encore maintenant, je suis Cardinal, je serai toujours Cardinal.

– Je croyais au sauvetage de la brasserie, parce que c'était encore viable. Après effectivement, quand c'est pratiquement venu au niveau mondial, Cardinal représente 5 ou 10% de la production du groupe.





## CARDINAL: UNE HISTOIRE EN QUELQUES DATES

- 1788** L'auberge du Saumon, à l'actuelle route des Neigles, accueille une première brasserie, ouverte par François Piller et son fils, formé au brassage en Bavière. Cette petite affaire familiale est l'ancêtre de la future brasserie Cardinal.
- 1802** La brasserie Piller déménage et s'installe à la Neuveville, où elle changera plusieurs fois de mains et de raisons sociales au XIX<sup>e</sup> siècle.
- 1877** La brasserie, devenue Poletti, est rachetée par le descendant d'une famille horlogère jurassienne, Paul-Alcide Blancpain. Avec son beau-frère, Paul Hauert, il développe peu à peu l'entreprise.
- 1890** La nomination de l'évêque de Fribourg, Mgr Gaspard Mermillod, comme nouveau cardinal par le pape Léon XIII, fournit à la brasserie Blancpain l'occasion de brasser une bière de fête: la bière du Cardinal. Face au succès de ce produit, c'est l'entreprise qui portera désormais ce nom. La croissance des affaires confère à la brasserie une place importante dans le réseau industriel fribourgeois, à un moment où plusieurs entreprises sont fondées à Fribourg et ailleurs dans le canton.
- 1904** A l'étroit dans ses bâtiments de la Neuveville, mal reliée au train, la brasserie Cardinal déménage et s'installe près de la gare.
- 1970** Fondation de la holding Sibra SA, qui regroupe plusieurs brasseries. Début d'une politique de développement qui causera la perte de l'entreprise. La famille Blancpain vend la brasserie Cardinal à la nouvelle société.
- 1990** Une lettre d'intention est signée avec Feldschlösschen qui devient l'actionnaire majoritaire l'année suivante.
- 1996** Le nouveau propriétaire annonce la fermeture du site pour 1998. Face à une importante mobilisation de la population et des autorités, le groupe revient sur sa décision.
- 1998** Une convention est passée entre les autorités et le groupe Feldschlösschen: en échange d'avantages fiscaux en particulier, le site de Cardinal est maintenu jusqu'en 2004 au moins et fera l'objet d'un investissement d'environ 8 millions de francs pour moderniser ses chaînes d'embouteillage.
- 2000** Restructuration complète du groupe Feldschlösschen qui se défait de son secteur brassicole pour se concentrer sur la mise en valeur de son patrimoine immobilier. Carlsberg, groupe danois de dimension mondiale, prend le contrôle des brasseries, dont Cardinal. Carlsberg ne renouvelle pas la convention de 1998.
- 2010** Malgré le lancement de nouveaux produits depuis les années 1990, le site de Cardinal reste sous-utilisé et sa main-d'œuvre ne cesse de diminuer. Le Feldschlösschen annonce sa fermeture. L'émotion est grande mais la fatalité l'emporte: la décision est plus regrettée que contestée.
- 2011** La production et l'embouteillage passent entièrement à Rheinfelden. Les terrains sont vendus à la Ville et au Canton de Fribourg en vue de l'installation d'un parc technologique pour lequel un concours d'idées est lancé par les autorités.
- 2012** Démolition d'une partie des installations de Cardinal. Aboutissement du concours d'idées concernant le parc technologique.



En 1890, Gaspard Mermillod promu Cardinal, est reçu en grande pompe sur le parvis de St Nicolas. Paul-Alcide Blancpain a alors l'idée de brasser une bière du Cardinal.

# L'INSTALLATION DE CARDINAL À LA GARE

Michel Charrière

Au tournant des années 1900, la ville de Fribourg vit une mutation économique et urbanistique assez exceptionnelle. La gare, installée hors les murs en 1872 – 1873, a peu à peu attiré la ville et ses activités commerciales et industrielles à elle: l'avenue de la Gare en a été la première manifestation, même si elle est encore incomplète à la Belle Epoque. Son prolongement par le boulevard de Pérolles lui a même donné sa première grande artère moderne, mais le plan en damier plus ou moins régulier compte lui aussi encore bien des vides au temps du Casino des Charmettes. Dans d'autres directions, c'est le quartier de Beauregard qui commence à prendre forme, ou celui du Jura, alors que le Schönberg est pour l'instant un lieu de villégiature vers lequel les citadins convergent lors de leurs heures de détente dominicale.

Le quartier de Pérolles, revenons à lui, dont l'axe central est achevé en 1895, est destiné à des habitants prévus pour les différentes catégories sociales de la ville: grande bourgeoisie dans les villas, bourgeoisie et classe moyenne dans les appartements donnant sur le boule-

vard, monde ouvrier en retrait, entre le boulevard et les entreprises qui s'installent le long de la route des Arsenaux.

Depuis le projet de Guillaume Ritter et son échec (1869 – 1875), quelques bâtiments industriels subsistent, isolés de la ville par les ravins qui marquent encore le plateau de Pérolles: la scierie, tout sud-est, et le grand bâtiment de la Fabrique

de wagons, qui accueille bientôt la Faculté des Sciences de la jeune Université de Fribourg. Cette extrémité du plateau, avant 1906, est encore sur le territoire de la commune de Villars-sur-Glâne, qui le cède finalement à celle de Fribourg, au terme d'une procédure assez tumultueuse et laissant pas mal d'amertume de part et d'autre. A l'ouest de la gare, le long de la route justement nommée de la Fonderie, ce sont la Fabrique

Le premier site de la brasserie de Paul-Alcide Blancpain dans le quartier de la Neuveville.





Le nouveau bâtiment de la brasserie à proximité de la gare. La construction s'achève en 1906. A l'arrière plan, la maison des patrons, aujourd'hui démolie.

d'Engrais chimiques et la Fonderie de Fribourg qui se sont installées, espérant profiter du dynamisme promis par l'ingénieur Ritter. Elles survivent cependant à sa déconfiture et ne disparaîtront qu'au XX<sup>e</sup> siècle.

Les entreprises, elles, n'attendent pas la résolution des problèmes politico-administratifs. Dès les années 1890, elles sont de plus en plus nombreuses à s'installer sur la frange sud du plateau ou à son extrémité: les Moulins de Pérolles, Chocolat Villars, les Condensateurs, la fabrique d'appareils ménagers Zaehringia qui

devient Sarina, une fabrique d'appareils photographiques; à ce second tissu industriel, s'ajouteront, plus tard, une verrerie, Boxal, une entreprise de mécanique (Frewitt) ou, après la Seconde Guerre mondiale, la Fédération des Syndicats agricoles alors que la Fonderie de Fribourg déménagera dans le même quartier pour s'installer sur la route des Arsenaux.

C'est dans ce contexte d'industrialisation tardive et de transformation profonde de la ville qu'Achille Blancpain (1865 – 1948), qui a, dès

les années 1880, progressivement succédé, avec ses frères Paul (1870 – 1964) et Georges (1871 – 1957), à son père, décide de déménager son entreprise de la Neuveville vers la gare. Cette décision s'inscrit, pour la brasserie, dans une phase de modernisations techniques destinées à assurer son développement face à la concurrence et à une demande croissantes.

Ce goût pour la modernité et ce tempérament dynamique, Achille et ses frères en ont eu un exemple continué avec leur père, Paul-Alcide



Prêts pour la livraison de la bière, les équipages de la brasserie du Cardinal qui, à l'époque, disposait d'une grande écurie.

Blancpain (1839 – 1899); ce dernier est en effet l'un des promoteurs du Funiculaire de Fribourg (1898) et on le retrouve également, autre exemple, au sein d'un groupe de partisans actifs du tramway de Fribourg dont le premier réseau est installé entre 1897 et 1913.

S'agissant de la brasserie familiale, le développement que celle-ci connaît

en parallèle à son changement de nom (Brasserie du Cardinal), rend de plus en plus problématique sa liaison avec la gare. La Route Neuve n'est pas un axe commode, mais reste le seul lien utilisable pour le transport des marchandises dont elle a besoin ou pour ses produits. Le choix de s'installer près de la gare, avec quasiment « pignon sur voie », est donc assez naturel et correspond bien

à l'esprit d'entreprise des frères Blancpain.

Pour leur projet, Achille et ses frères ne ménagent pas leurs moyens et ceux de la famille puisqu'ils mettent en jeu toutes les ressources financières dont ils disposent pour couvrir les 800'000 francs que coûtent l'achat du terrain et la construction du complexe de bâtiments. Ils engagent,

à plein temps, l'architecte zurichois Tappolet, chargé de l'ensemble du projet et de la conduite des travaux et qui travaille avec l'ingénieur et frère d'Achille, Henri Blancpain. Ouvert en 1900, le chantier dure jusqu'en 1906, mais, en 1905 déjà, lors du Tir cantonal organisé à Fribourg, la Brasserie du Cardinal fait savoir que sa nouvelle usine peut être visitée avec ses nouvelles installations de brassage.

Par ce complexe industriel remarquable, l'image de la ville de Fribourg s'enrichissait de repères visuels auxquels plusieurs générations d'habitants seront sensibles tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Mais c'est bien sûr aussi et surtout la vie économique et sociale de la capitale puis de tout le canton qui est dynamisée par l'extension de ce qui était encore, avant son rachat le 20 juin 1877, la petite brasserie Poletti. Le nom lui-même de Cardinal, et la manifestation de 1996 en témoignera à l'évidence, entrera rapidement et pour un siècle aussi au patrimoine mémoriel du canton.



La fierté du brasseur devant son tonneau de Cardinal.

# CHRONIQUE D'UN DÉSASTRE ANNONCÉ

Michel Charrière

1970. La brasserie Cardinal se porte moyennement. La concurrence étrangère se fait de plus en plus forte et la consommation de bière entame une lente et irréversible baisse: deux facteurs sont suscep-

tibles à eux seuls de menacer les parts de marché de l'entreprise. Mais les notables veillent. Ils commencent par créer une holding, Sibra S.A., qui reprend la brasserie de la famille Blancpain et toutes les

sociétés acquises durant les années précédentes. Les personnalités appelées à diriger le groupe sont réputées compétentes, venues de la politique (des démocrates-chrétiens et des libéraux-radicaux) ou du



monde industriel. C'est tout un aréopage de responsables de haut vol qui se retrouve simultanément ou successivement autour d'une entreprise dont ils vont vouloir faire la première du genre en Suisse, avec un appétit gargantuesque, sans voir qu'ils courent à l'indigestion. Qu'on en juge plutôt: Nello Celio, Fritz Honegger, anciens conseillers fédéraux, Pierre Dreyer, ancien conseiller d'Etat et parlementaire fédéral, Paul Zbinden, parlementaire fédéral, Thomas Schidheiny, cimentier et le banquier Philippe de Weck.

Après son entrée en bourse, Sibra Holding cherche d'abord à s'implanter à l'étranger. Première aventure, première déconvenue: choisissant un pays, le Sénégal, dont la population est majoritairement musulmane, donc peu susceptible de consommer une boisson alcoolisée, Sibra perd une vingtaine de millions de francs et doit renoncer à distribuer un dividende.

L'expérience ne freine pourtant pas l'appétit de puissance: en 1979, appelé par le président du conseil d'administration Nello Celio, Sam Hayek débarque à Fribourg, venu d'une société de consultants dont Celio est le vice-président et créée par le frère de Sam: Nicolas Hayek. Mais personne n'y retrouve à redire. Cardinal vit alors dix ans dans la folie





des grandeurs qui lui font perdre son âme et causent sa ruine.

Sam Hayek commence par vendre des immeubles pour dégager des capitaux, ferme la brasserie Beauregard – la vente des terrains donnera lieu, en 1989, à une affaire immobilière dont les acteurs préféreront étouffer les tenants et les aboutissants –, et rachète l'Allemand Sinalco dont Cardinal puis Sibra détenaient déjà une partie du capital. Après la Moussy, lancée à la fin des années 60 pour les marchés américain et saoudien, Sibra tente de nouveaux produits, comme le feront les repreneurs après 1991; le succès sera rarement au rendez-vous. Une nouvelle unité de production est construite dans la foulée, qui engloutit 90 millions de francs, doublant la capacité de production du groupe. Mais tout cela, finalement, en vain: Feldschlösschen reste le no 1 et les investissements ne sont pas rentabilisés.

Qu'à cela ne tienne! Sibra sort du cartel de la bière pour casser les prix face à la concurrence étrangère. Nous sommes en 1988 et la situation commence à sentir mauvais, la marque est boycottée par des revendeurs alors que la consommation de bière continue à reculer. La stratégie de Hayek n'est plus qu'une fuite en avant: avec une capacité de produc-

tion deux fois trop grande, un endettement qui atteint 136 millions de francs, seule la vente des immeubles permet de masquer le désastre et de distribuer des dividendes à des actionnaires qui ne semblent pas trop s'inquiéter de ce qui se passe. En tout cas, pas publiquement. 1988 justement, l'année du bicentenaire marquée par la publication d'un livre dans lequel le Président du Conseil d'administration, Sam G. Hayek, peut écrire: «Nous souhaitons que ce témoignage de l'esprit d'entreprise des pionniers et du second fondateur, Paul-Alcide Blancpain, de même que des initiatives audacieuses de ses descendants et de leurs successeurs, soit perçu comme un hommage à un passé laborieux, qui a per-

mis de faire de Cardinal une brasserie d'avant-garde. Aussi notre plus cher désir est-il que 1988 soit le point de départ d'une croissance sans cesse renouvelée.»

Désir qui restera sans lendemain, parce que, en réalité, il se passe ce à quoi personne ne s'attendait et la nouvelle fait l'effet d'une bombe: en 1990, les principaux actionnaires, bien mieux informés que l'opinion et les lecteurs du livre, cèdent leurs titres à Feldschlösschen qui devient de fait le patron du groupe dès 1991. La holding est dissoute, et Sam Hayek remercié. On a beau parler de fusion, de partenariat: ce n'est que de la langue de bois, ou de la poudre aux yeux! L'ennemi no 1 a bel et bien

### Humour

On racontait dans les rues et les estaminets fribourgeois, à cette époque où Sam Hayek masquait la déconfiture de Sibra par la vente de son patrimoine immobilier, et, qui plus est, sur fond de scandale immobilier, qu'arrivé chez saint Pierre, ledit Sam H., au vu de son activité de réorganisateur d'entreprises se serait vu signifier par le portier du paradis de descendre de suite chez Lucifer pour y purger une peine proportionnelle au nombre d'emplois perdus par ses talents douteux.

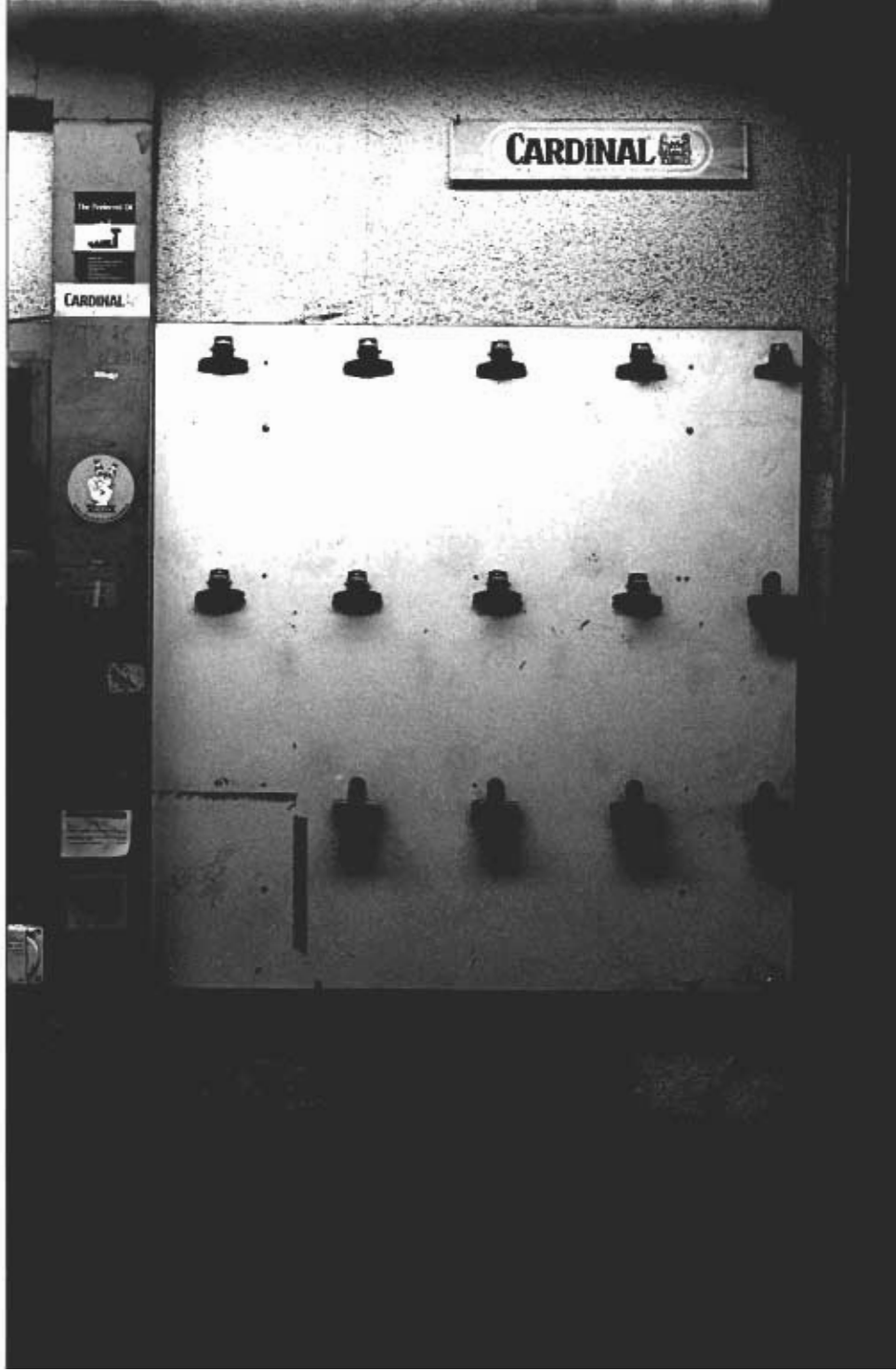
Trois jours plus tard, Lucifer téléphone à saint Pierre et l'apostrophe: «Dis donc, c'est quoi ce bonhomme que tu m'as envoyé!»

Saint Pierre lui répond: «Ecoute, je lui inflige un temps certain de réflexion chez toi. Pourquoi? Il y a un problème?»

Lucifer: «Tu parles! Y a pas trois jours qu'il est là, et il m'a déjà fermé deux fours!»

pris le contrôle de Cardinal qui avait cru pouvoir jouer dans la cour des grands et lui ravir ce rang si envié sur les bords de la Sarine. La Fontaine n'avait pas tort: ne devient pas plus gros que le bœuf qui veut.

On connaît la suite. Une première annonce de fermeture est faite en 1996, suivie d'un sursis face à la levée de boucliers du côté de Fribourg. Un nouveau bouleversement intervient quatre ans plus tard, en 2000, avec le rachat des activités brassicoles de Feldschlösschen par Carlsberg. Lequel ne renouvelle pas la convention passée avec les autorités fribourgeoises en 1998. Les jours de Cardinal sont en fait définitivement comptés alors que les activités et le personnel se réduisent plus ou moins discrètement. L'annonce, en 2010, de la fermeture de ce qui reste de la brasserie ne surprend qu'à peine et la résignation l'emporte cette fois sur la mobilisation. On ne refait pas 1996 et un gros pan du patrimoine industriel fribourgeois disparaît dans un dernier sursaut d'émotion.





## UN PATRIMOINE IMMOBILIER

Michel Charrière

Une partie des bâtiments de l'ancienne brasserie Cardinal présente un intérêt historique plus ou moins reconnu, mais, pour l'instant, très incomplètement protégé. Dans son message au Conseil général de juin 2011, le Conseil communal fait cependant savoir que le Service des biens culturels demandera la mise sous protection de plusieurs objets lors de la révision du Plan d'Aménagement local de la Ville de Fribourg, et tous avec une valeur au recensement A, mais avec un niveau de protection oscillant entre 1 et 3.

Un petit tour d'horizon confirme aisément le bien-fondé de la démarche, malheureusement si rare pour les bâtiments industriels qui, depuis quelques décennies, ont été démolis sans égard pour leur valeur patrimoniale: on songe, par exemple, à la Brasserie Beauregard, à Sarina, à la Halle Ritter, ou à d'autres témoins de l'histoire économique et de l'architecture fribourgeoise irrémédiablement disparus.

Sur le site de Cardinal, on note, en pénétrant sur le périmètre de l'ancienne brasserie, la maison du

gardien, facilement reconnaissable avec ses colombages. Une première construction avait été édiflée en 1904, mais, une vingtaine d'années plus tard, celle-ci fut entièrement détruite et remplacée par l'actuelle, sur des plans d'Ernest Devolz (1878 – 1945) et Albert Cuony (1887 – 1976). Ce petit édifice est un exemple typique du Heimatstil, les colombages lui donnant un aspect rural qui étonne dans un complexe industriel avec lequel toutefois le matériau utilisé maintenait un lien évident.

La brasserie elle-même date également du début du XX<sup>e</sup> siècle, avec sa façade s'ouvrant sur la voie de chemin de fer, et portant le nom de l'entreprise. Image forte du paysage industriel de la capitale cantonale pour les millions de voyageurs qui passent depuis plus d'un siècle, à cette façade est d'inspiration néo-renaissance souvent utilisée à la Belle Epoque pour les nouvelles brasseries – d'autres optaient pour un style néo-gothique. Pratiquement au même moment, la fabrique de chocolat Cailler se dotait d'une façade du même style à Broc. Dû à l'architecte zurichois Tappolet et à l'ingénieur



La maison du gardien, exemple typique du Heimatsstil.

Henri Blancpain (1866 – 1915), le bâtiment a depuis lors régulièrement été transformé et complété, jusqu'à former un complexe témoignant de plusieurs époques de l'architecture industrielle suisse avec des objets particulièrement remarquables.

Contemporaine de l'usine originelle, la cheminée en briques rouges est un repère caractéristique du quartier de Pérolles au temps de sa vocation industrielle, avec celle de la chocolaterie Villars un peu plus au sud. La grande halle métallique, destinée à accueillir la tonnellerie, complétait l'ensemble inauguré en 1905, mais a disparu, comme la cour qu'elle bordait, comblée par les équipements techniques successifs, aujourd'hui voués à la démolition.

Dans les années trente, c'est la fameuse tour de Cardinal, reconnaissable à son modernisme exemplaire avec son bandeau de verre, qui est érigée par l'architecte Louis Vaucher et l'ingénieur fribourgeois de renom-

mée mondiale, Henri Gicot (1897 – 1982). D'une hauteur de 40 m, elle est achevée en 1935 et contient essentiellement le silo à malt. Elle reste un bel exemple de l'architecture de l'entre-deux-guerres et, avec la cheminée, constitue l'autre repère de la présence de Cardinal dans la ville de Fribourg.

En 1962 enfin, pour ne retenir que l'essentiel, l'architecte Georges-Pierre Dubois fait construire une nouvelle halle d'embouteillage en béton armé qui sera inaugurée en 1965. Cet objet mérite aussi une attention particulière par l'usage que l'architecte fait du béton avec des éléments qui rythment les façades et le toit, donnant ainsi une identité forte à cette extension qui ajoute un élément intéressant à l'ensemble du complexe.

### Sources

*Chronique fribourgeoise*. Fribourg 1988 ss.

*Il était une fois l'industrie*. Genève 1984.

*Inventaire suisse d'architecture. 1850 – 1920: villes. 4. Delémont, Frauenfeld, Fribourg, Genève, Glaris*. Zurich 1982.

La presse: *La Liberté, Bilan, L'hebdo, la RTS, 24 heures, La Gruyère*.

*Message du Conseil communal au Conseil général. Acquisition des terrains de Cardinal. Du 31 mai 2011.*

<http://www.ville-fribourg.ch/vfr/files/pdf33/Message4.pdf>

Schöpfer, Hermann. *Fribourg: arts et monuments*. Fribourg 1981.

*Un défi permanent. Cardinal 1788 – 1988*. Fribourg 1988.



La halle d'entreposage des fûts de bière,  
équipée des techniques les plus modernes,  
au tournant du 20<sup>e</sup> siècle.

# LE SITE DE TOUTES LES INNOVATIONS ?

Laurent Thévoz

Le site Cardinal fait l'unanimité quant à la qualité exceptionnelle de sa localisation et à sa vocation de parc technologique. La question de son utilisation intégrale n'en reste pas moins entièrement ouverte. Installer un parc technologique ce n'est pas aménager l'ensemble du site. Il est inconcevable qu'un tel espace ne reçoive que des activités liées aux nouvelles technologies, pour se convertir en un ghetto fermé et inaccessible au commun des mortels, en plein cœur de notre agglomération.

Les «quartiers d'innovations», qui fleurissent un peu partout nous montrent clairement que le site Cardinal doit être ouvert et intégrer d'autres activités innovantes et créatrices, culturelles et sociales pour accompagner et compléter celles technologiques. Il est dès lors essentiel de garantir qu'il y ait de la place et des moyens pour ces activités qui répondent à une vision large et diversifiée de l'innovation.

Cet impératif d'ouvrir le site Cardinal a d'ailleurs été reconnu par nos autorités dans le cadre du concours d'idées qu'elles ont organisé (Blue

Factory) et des projets primés. Il s'agit maintenant de profiter de cet élan et de donner corps à cette première ouverture. Elles sont donc au défi de mettre sur pied une démarche à la hauteur de leurs ambitions qui se doit d'être, elle aussi, innovante et créatrice.

Les conditions cadres qui font partie des mesures en vigueur de promotion des innovations technologiques nous livrent quelques pistes pour le développement de ces autres activités qui doivent accompagner le parc technologique. Elles aussi ont besoin d'incubateurs (voir l'expérience de PROGR à Berne), de seed money, d'infrastructures et de services de soutien. Elles doivent évidemment pouvoir compter sur des financements sérieux pour leur mise en place et elles requièrent également des critères et un comité de spécialistes du plus haut niveau pour sélectionner des activités créatrices et innovantes qui visent à l'excellence et fassent rayonner le site au plan national et international.

A court terme et au minimum, il est nécessaire que les définitions d'un

master plan et d'un business plan se fassent en étroite interrelation et pour l'ensemble des activités technologiques, culturelles et sociales. La commune de Fribourg porte la responsabilité de fixer les grands principes de l'occupation de l'entier du site; elle détient – en tant que responsable de l'aménagement du territoire du site – un atout majeur pour garantir sa multifonctionnalité et sa diversité. Cela implique aussi que le coût et le financement des activités qui doivent accompagner celles purement technologiques soient incorporés dans le business plan. Un passage devant les deux commissions d'aménagement et des finances de la Ville et de l'Etat, ainsi que des délibérations ouvertes au public sur la nature de ces autres activités paraissent être des passages obligés.

Nos quatre piliers de l'économie fribourgeoise et la Bourgeoisie de la Ville pourront eux contribuer à garantir les financements complémentaires à ceux assumés par l'Etat et la Ville de Fribourg de manière à faire de Cardinal un site d'exception. Les plus-values foncières que l'opération

pourrait générer, à terme, devraient être mobilisées elles aussi.

Reste à savoir que faire des espaces qui resteront en friche jusqu'à son occupation complète? C'est là une immense opportunité d'encourager des occupations provisoires, innovatrices et créatives pour faire vivre ce site exceptionnel.



# UN PARKING SOUTERRAIN AU BOURG

Sylvie Genoud Jungo

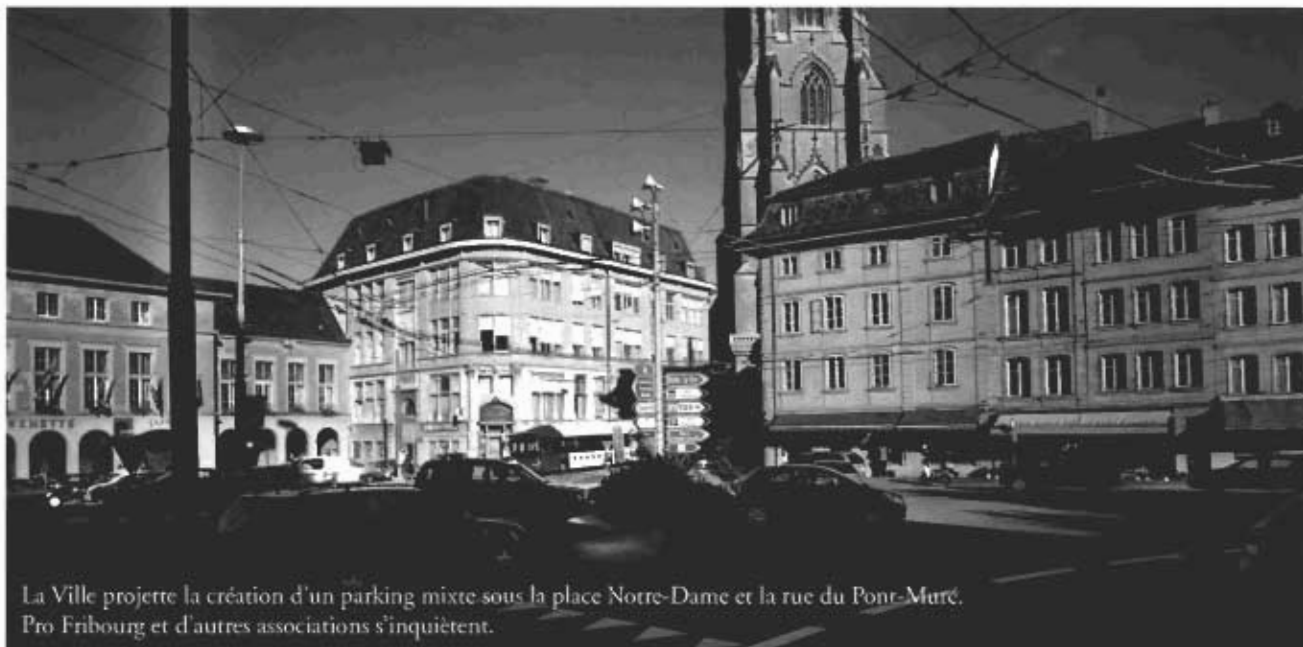
Parallèlement à l'ouverture du Pont de la Poya, la requalification du quartier du Bourg reste une question ouverte. Saurons-nous faire les bons choix? Les générations futures pourront-elles dire: ils ont bien fait? L'intensification de la circulation a prétérité la qualité de vie du quartier. Améliorer le bien-être est un objectif commun de tous les partenaires concernés: habitants, commerçants, touristes, usagers de tous bords.

D'une réflexion entamée il y a plusieurs décennies, la Ville projette la création d'un parking mixte public-privé sous la place Notre-Dame et la Rue du Pont-Muré. Elaborée par la société Transitec, la version présentée fin avril 2012 prévoit une capacité de 200 voitures environ, contre 40 ou 120 dans les propositions précédentes. La variante la plus réaliste consiste à créer un seul accès desservant les nouvelles places en plus de celles, existantes, du

parking privé de la Grenette. Une trémie, située du côté du restaurant de la Rose, favoriserait l'entrée des véhicules provenant de la Rue de Morat, alors que les voitures arrivant depuis le haut de la ville seraient dirigées vers le parking des Alpes.

## **Cri d'alarme**

Pro Fribourg, rejoint par un grand nombre d'associations et de citoyens, est convaincu qu'il faut cesser d'atti-



La Ville projette la création d'un parking mixte sous la place Notre-Dame et la rue du Pont-Muré. Pro Fribourg et d'autres associations s'inquiètent.



rer les véhicules dans les centres. D'ailleurs, dans un rapport paru en 2001, la Commission fédérale des Monuments historiques conclut que «les constructions souterraines sous les monuments et sous les espaces libres ou les jardins historiques doivent être refusées par principe». Elle poursuit avec d'autres arguments indiscutables l'idée d'une inadéquation totale et irréversible de la construction d'un stationnement souterrain dans le Bourg: «La relation que les citoyens entretiennent avec leur lieu de vie, leur enracinement ont besoin du terrain solide de la réalité historique, du sol urbain, du sol des parcs et des jardins. Or une excavation enlève au terrain sa réalité tridimensionnelle, elle le réduit à une couche mince, à un décor de théâtre.»

Dans un rapport de 2011, Transitec propose la création d'un parking sous la butte du Schönberg, au bout de Pont de Zaehringen. Ce projet a pour mérite d'être accessible depuis le Pont de la Poya, d'être situé hors du site historique tout en y étant très proche, et d'atteindre la taille critique de 200 à 250 places, requise pour garantir sa viabilité économique. De plus, un arrêt desservi quotidiennement par plus de 180 bus en direction de la ville se trouve tout à côté. Les coûts et l'impact sur le paysage sont de toute évidence moindre

qu'une réalisation intrusive au cœur du quartier du Bourg.

Une mesure simple pour les habitants du Bourg, telle que les transports en commun gratuits entre le domicile et le parking, en assureraient l'attractivité.

### **Places en surface**

Dans le quartier, le mouvement Pro Fribourg sollicite le maintien de places en surface pour un accès rapide aux commerces. Dès lors, il propose la suppression des 3 places d'autocar – qui déposeront les touristes au Bourg pour aller ensuite se parquer à St. Léonard – au profit de places voitures. Deux

ou trois cases seraient à prévoir pour le co-voiturage.

Le mouvement demande aussi la suppression totale des places de parc dans la Grand-Rue afin d'en faire une zone piétonne. Là aussi, l'accès temporaire pour des livraisons ou autres transports encombrants devraient rester autorisés pour les commerces et les habitants à l'instar de ce qui se fait actuellement à la Rue de Lausanne.

Saisissons l'occasion de l'ouverture du Pont de la Poya pour favoriser la solution d'un parking sous la butte du Schönberg, et roulons vers un quartier du Bourg vivant!

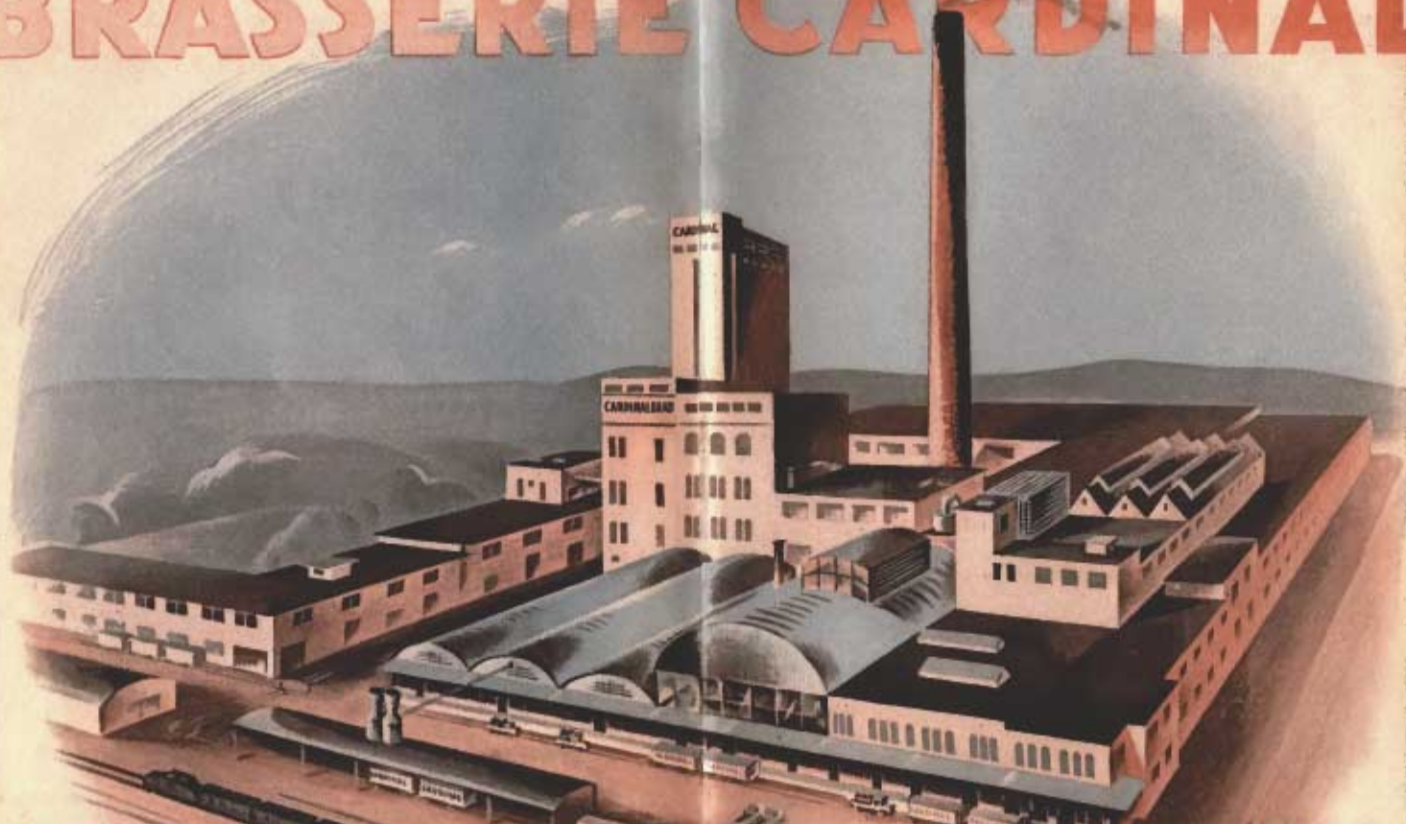
### **Quiproquo à la place du Petit-Saint-Jean**

Contrairement à l'impression laissée par un article paru dans *La Liberté* du 28 mars 2012, Pro Fribourg ne s'oppose pas à la forme du concept d'animation de la place du Petit-St-Jean proposé par la Commune. L'idée des habitants de fleurir la place parallèlement à la réalisation de l'empreinte fleurie sur le sol est en soi louable.

En formulant une opposition à cet aménagement, Pro Fribourg tient avant tout à ce que le plan directeur, élaboré et adopté par le Conseil communal, soit respecté et réalisé dans un délai de cinq ans. Ce dernier prévoit une place du Petit-St-Jean pavée, avec un espace central réservé aux piétons. Il prévoit aussi l'installation de mobilier urbain autour du marronnier existant ainsi que la possibilité pour les restaurants d'y aménager une terrasse. Quant aux surfaces accessibles aux véhicules, il est prévu des

*Sylvie Genoud Jungo*

# BRASSERIE CARDINAL



1934

DES IMPORTANTS AGRANDISSEMENTS FONT DE LA BRASSERIE DU CARDINAL  
UNE DES PLUS BELLES ET DES PLUS GRANDES BRASSERIES SUISSES.  
L'USINE ACTUELLE TÉMOIGNE DE PLUS DE 50 ANS D'EFFORTS,